LES

IMPRESSIONS D'UN PÈLERIN

OU

L'ÉCOLE DE MARIE A PONTMAIN

EN 1871

Mais priez, mes enfants. Dieu vous
exaucera en peu de temps.
Mon Fils se laisse toucher.
(Apparition du 17 Janvier 1871).

PAR LE R. P. VANDEL
Missionnaire du Sacré-Cœur.

ISSOUDUN
IMPRIMERIE D'ALPHONSE GAIGNAULT
1872

APPROBATION DE MONSEIGNEUR DE BOURGES.

Sur le rapport qui nous a été fait, nous permettons l'impression de cet opuscule, comme étant de nature à édifier la piété chrétienne et à raffermir la dévotion à la Sainte-Vierge.

† C. A., Arch. de Bourges.

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons que toutes les grâces ou faits extraordinaires, rapportés dans cette brochure, n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté ce qui a été approuvé et confirmé par la sainte Eglise catholique, apostolique romaine, et par son chef infaillible, au jugement duquel nous soumettons sans réserve aucune notre personne, nos paroles et nos écrits.

PRÉFACE.

L'Apparition de Pontmain, est partout connue. Les journaux catholiques en ont parlé. Une très-intéressante brochure, écrite par un prêtre de Laval, M. l'abbé Richard, a raconté le fait dans tous ses détails.

Ce fait a été cru. Le simple récit porte en lui-même un caractère de vérité qui rend le doute impossible.

La foi des populations a produit un pèlerinage qui va croissant tous les jours.

Que les savants chrétiens étudient, s'ils le veulent, cet événement, au point de vue de la science.

Il appartient à l'autorité ecclésiastique de le juger au point de vue de la théologie.

Pour nous, simple pèlerin, nous voulons nous édifier et édifier les fidèles qui croient à cette apparition de la Très-Sainte-Vierge. Nous exposerons, par manière de pieuses considérations, les diverses circonstances de l'Apparition. Puis nous recueillerons, avec une respectueuse reconnaissance, les enseignements et les fruits qui en découlent.

Issoudun, 17 janvier 1872.

Jour anniversaire de l'Apparition.

LES

IMPRESSIONS D'UN PÈLERIN

OU

L'ÉCOLE DE MARIE A PONTMAIN

EN 1871.

> Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps.
> Mon fils se laisse toucher.
> (Apparition du 17 janvier 1871).

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

L'APPARITION DE PONTMAIN A UN CARACTÈRE CONSOLANT.

La Providence nous a permis d'aller à Pontmain et de faire la connaissance des six enfants privilégiés qui ont vu la Sainte-Vierge, pendant cette merveilleuse apparition de trois heures, le 17 janvier 1871. Cet événement est plein d'enseignements aussi consolants qu'instructifs. Nous pensons qu'une étude sur cette admirable vision intéressera et édifiera les fidèles.

Nous prenons le fait selon l'esprit du décret

du Pape Urbain VIII, sur les miracles; et en conformité avec les intentions de Monseigneur l'évêque de Laval qui a permis de raconter l'apparition avec tous ses détails, dans la *Semaine religieuse* et dans une brochure.

Quant aux pieuses significations qui semblent ressortir du fait, elles sont laissées à la libre et prudente interprétation de chacun, tout en la subordonnant à ce que l'Eglise pourra décider.

M. le curé de Pontmain nous écrivait, trois semaines après l'événement :

« Par l'autorité diocésaine, l'apparition de la Très-Sainte Mère de Dieu a été insérée dans la *Semaine religieuse* de Laval. Si vous voulez la faire insérer dans un journal, vous n'avez rien à craindre. Les méchants font tout le mal qu'ils peuvent, par leurs paroles et leurs écrits ; il est bien juste que de notre côté nous ne négligions rien pour procurer la gloire de Dieu et l'honneur de la Très-Sainte Vierge. »

Nous obéissons au vœu du vénéré prêtre en racontant nos impressions ; nous le ferons avec la simplicité et la latitude d'une méditation réfléchie.

Puisque Marie daigne venir nous consoler

et nous révéler les secrets de Dieu, il lui est sans doute agréable que ces secrets soient connus et publiés. D'ailleurs, ne nous en donne-t-elle pas l'exemple et la recommandation ? A la Salette, la Sainte-Vierge, après avoir annoncé les châtiments et donné les secrets, disait à Mélanie et à Maximin : « Mes enfants, vous le ferez passer à mon peuple ! » A Lourdes, dans ces apparitions dix-huit fois répétées, en présence de milliers de personnes qui entouraient la jeune fille, Marie exprimait à Bernadette le désir qu'une chapelle lui fût élevée sur ce lieu. Donc elle voulait que l'événement fût rendu public et que la mémoire en fût conservée par un monument. — A Pontmain, l'apparition a eu lieu devant au moins soixante personnes, au nombre desquelles étaient M. le curé de la paroisse, — les sœurs institutrices et les parents ; les manifestations ont eu lieu à la suite et en rapport avec les prières et les chants auxquels tout le monde prenait part. C'était assez faire comprendre que l'apparition ne regardait pas seulement les six petits Voyants ; mais qu'elle avait un caractère plus général qui s'étendait aux épreuves de la France.

Dans cet article préliminaire, nous voulons

indiquer ce qui fait le caractère saillant de l'apparition de la Sainte-Vierge à Pontmain, et ce qui nous paraît en déterminer l'intention providentielle.

L'histoire de la France nous révèle les prédilections de la Mère de Dieu pour cette nation qui lui a été solennellement consacrée par un de ses rois, Louis XIII. Cet acte du souverain est un contrat qui oblige. Marie a fait sa grande part de protection ; le peuple de France y répond par un culte de confiance et d'honneur qui va tous les jours en grandissant.

Cette échange de maternelle prédilection et de filial dévouement est surtout remarquable dans ce siècle. Depuis 1830, la Sainte-Vierge renouvelle ses apparitions, et chacune de ses miraculeuses visites a comme un caractère officiel et distinct, correspondant aux maux qui affligent la France.

1830, 1832 ont été des époques désastreuses : l'esprit révolutionnaire, puis le choléra faisaient des ravages dans les âmes et dans les corps. Marie apparaît à Paris ; elle demande qu'une médaille soit frappée en l'honneur de son Immaculée Conception, avec promesse d'une protection spéciale sur ceux qui la porteraient. Cette apparition de Marie, en 1830,

à une sœur de charité, a un caractère de bienfaisante commisération : c'est une mère offrant un remède à ses enfants qui souffrent. Les prodiges de conversion et de guérison opérés par la médaille miraculeuse, ont prouvé la vérité des promesses.

L'apparition de la Salette, en 1846, a un caractère effrayant : c'est une mère désolée qui verse des larmes ; elle avertit ses enfants et les conjure de se convertir s'ils veulent éviter les maux qui les menacent.

Le caractère de l'apparition de Lourdes, en 1858, est encore douloureux, tout en laissant percer des rayons d'espérance. Bernadette entendait la Sainte-Vierge s'écrier : « Pénitence! Pénitence! Pénitence! » Mais elle souriait quelquefois à l'enfant.

Ce qui déborde dans l'apparition du 17 janvier, à Pontmain, c'est la *confiance par la prière*. Cette vision a surtout un caractère consolant : « ***Mais** priez, mes enfants. **Dieu** vous exaucera en peu de temps. **Mon Fils** se laisse toucher.* »

Marie a entrevu des jours de miséricorde et de pardon pour la France ; cet avenir meilleur, elle s'empresse de venir l'annoncer à ses enfants ; elle sourit presque constamment pendant cette apparition de trois heu-

res. L'obscurité de la nuit, la rigueur du froid sont en rapport avec l'état moral de la France. Néanmoins les petits Voyants font éclater les transports de leur joie et ils la font partager à la foule émue qui les entoure. Mais comme les maux ne sont pas finis, Marie porte un voile noir en signe de deuil.

Oh ! quelle est bonne cette Mère de Dieu et des hommes ! Voyez comme depuis 1830, c'est-à-dire depuis le débordement plus actif de l'esprit d'impiété et de révolution, elle multiplie les miracles de son intervention. Voyez comme elle enlace successivement la France dans un quadrilatère de miséricordieuse protection. Elle apparaît au Nord, à Paris ; puis à l'Est, dans le diocèse de Grenoble ; puis au midi, à Lourdes, dans les Pyrénées-Orientales ; puis enfin dans l'Ouest, à Pontmain, sur les confins des religieuses provinces de la Bretagne et du Maine (1).

Et au Centre, au cœur de la France, c'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui se révèle par

(1) Dans l'apparition de la médaille miraculeuse, à Paris, en 1830 et 1832, il y a des paroles, une inscription, des manifestations variées. Il n'y a qu'un témoin, une sœur de charité.

Dans l'apparition de la Salette, en 1846, il y a des paroles, des manifestations variées. Deux enfants sont témoins.

Dans l'apparition de Lourdes, en 1858, il n'y a qu'un témoin, la jeune Bernadette ; mais la vision est répétée

d'innombrables faveurs sur la France et dans le monde entier.

Une circonstance de voyage rendra encore plus sensible ce que nous venons de dire du caractère miséricordieux de l'apparition.

En allant à Pontmain et au retour, nous avons trouvé des pères, des mères, qui avaient fait cinquante lieues, peut-être même plus de cent lieues, cherchant leurs enfants sur les routes, dans les hôpitaux, dans les ambulances. Jusque-là, ces bonnes gens ne connaissaient que leurs villages, n'étaient jamais sortis de leur pays. Mais à la nouvelle de la désastreuse et décisive défaite du Mans, ces pères, ces pères, ces parents, devenus en quelque sorte plus intrépides que les soldats, abandonnent la maison, la famille, pour trouver leurs pauvres enfants, morts ou vi-

---

dix-huit fois. Des milliers de personnes voyaient l'enfant pendant l'apparition. Il y a eu des paroles.

Dans l'apparition de Pontmain, le 17 janvier 1871, il y a eu six témoins, pendant trois heures. Il y a eu une inscription et des manifestations merveilleuses.

A la suite de chacune de ces quatre apparitions de la très-sainte Vierge, en France, de nombreux et éclatants miracles se sont opérés.

En 1830 et 32, Marie apparaît dans une chapelle, près de l'autel; — en 1846, elle se montre sur une montagne. Les deux enfants la voient, d'abord assise sur une pierre, puis debout auprès d'eux; — à Lourdes, en 1858, elle est élevée, dans une grotte du rocher; — en 1871, à Pontmain, elle paraît dans les airs, à plusieurs mètres audessus de la maison.

vants. Un jour entr'autres, une scène bien touchante s'offrit à nos yeux. C'était sur la grande route de Laval à Angers, près d'Entrammes, à deux ou trois kilomètres du monastère des Trappistes, *le Port du Salut*. Un paysan de la Vendée, homme d'un certain âge, était assis près de nous dans la diligence. Il était triste; il se tenait appuyé sur son bâton qui était son fouet de charretier. « Je viens de Laval, nous dit-il; j'ai cherché mon neveu dans toute la ville, dans les hôpitaux, dans les ambulances, et je ne l'ai pas trouvé. » Il retournait en Vendée, la douleur dans l'âme. Il s'endormit un instant, la tête inclinée sur ses mains. Puis se réveillant, ses yeux se promenaient sur la campagne. A tous les pas on apercevait des soldats dans un état pitoyable, se traînant par petits groupes sur le bord de la route. Tout-à-coup la figure du brave Vendéen s'anime; il croit reconnaître son neveu: « Auguste! Auguste! est-ce toi...? » Mais la voiture allait grand train. Cependant le cocher entend et arrête les chevaux. L'oncle descend, court en arrière en disant toujours: Auguste, est-ce toi? Un des soldats lève la tête, s'arrête stupéfait et, reconnaissant son oncle, il ne peut dire que cette parole: Mon Tonton!... Ils

s'embrassent. L'oncle avait trouvé son neveu, à qui probablement il servait de père. Il le fit monter dans la voiture. Le pauvre enfant se mit à pleurer.

Revenons à l'apparition. Ce fait nous y ramène. Voilà ce que peut la voix du sang, l'amour des parents. Quand les enfants souffrent au loin, les parents sortent de leurs habitudes, ils quittent leurs pays, ils vont à la recherche de leurs enfants pour les consoler et les sauver.

On nous l'a dit : Marie est notre Mère. Elle aime particulièrement la France. Mais cette France n'a jamais été aussi malheureuse. Il n'y a donc rien d'étonnant que Marie descende du Ciel pour visiter ses enfants dans leur malheur, pour les consoler et les relever. C'est le contraire qui surprendrait.

Dans les temps extraordinaires, Dieu intervient d'une manière extraordinaire. Or, les maux qui affligent la France, depuis un an, ne sont pas ordinaires. Il y a du surnaturel d'en-bas, par l'action combinée de l'enfer et de la révolution. Pourquoi n'y aurait-il pas du surnaturel d'en haut, par l'action combinée du Ciel et des enfants de Dieu ? C'est l'histoire de l'humanité dès le commencement du monde. Le démon tente Adam et Eve ; il

produit une lamentable insurrection dans le Paradis terrestre. Le châtiment ne se fait pas attendre et il est terrible. — Mais si Dieu est juste il est aussi miséricordieux. Il se fait entendre aux coupables; il leur annonce le pardon en promettant qu'une femme bénie écraserait un jour la tête du tentateur.

Plus tard, la race des hommes se pervertit. Pendant cent ans, Dieu avertit et annonce des châtiments; mais on se rit de ses menaces. Alors arrive le déluge. — Après la grande expiation, Dieu fait luire l'Arc-en-Ciel de la réconciliation.

Le plus grand des crimes est commis sur le Calvaire. La nature en a horreur, le soleil refuse sa lumière; les morts sortent des tombeaux. — Vient ensuite l'heure de la consolation. Les anges apparaissent aux saintes femmes; Jésus ressuscité console les apôtres.

Il en a été encore ainsi dans l'histoire de l'Eglise; les grandes calamités sont ordinairement précédées, accompagnées et suivies de signes surnaturels. En permettant pour un temps le déchaînement des maux, Dieu tient en réserve des remèdes et des consolations. A un moment donné, il suscite des saints et des hommes extraordinaires. Les apôtres, les martyrs, Constantin, Ste-Clotilde, Charle-

magne, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Louis, roi de France, Jeanne-d'Arc, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse, la bienheureuse Marguerite-Marie, saint Vincent de Paul, saint Liguori... ont, à divers titres, ce caractère providentiel.

Mais notre siècle est plus coupable; il n'écoute pas les saints et il méprise la voix de l'Eglise. C'est pour cela que Marie intervient. Depuis quarante ans, elle multiplie ses visites sur tous les points de la France. Il y a là une signification d'une extrême importance. D'un côté le mal est inexprimable, et demande des secours exceptionnels. La spoliation sacrilége et complète du Saint Siége, la double oppression de Pie IX, l'humiliation et l'appauvrissement de la France, les horreurs et les impiétés de la Révolution, à Paris surtout... Voilà le mal. Et de là, un ébranlement de la foi et de la confiance, même chez les bons. D'un autre côté, le pontificat de Pie IX est grand par des actes sans exemple : le rétablissement de la liturgie ; —la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception ; — les zouaves martyrs de fidélité ; — le plus grand des conciles ; — l'infaillibilité du souverain Pontife déclarée... Il n'y a donc rien d'étonnant que Dieu, pour ré-

compenser ces actes et pour soutenir la confiance, vienne en aide à son Église et à la France par des signes et des moyens exceptionnels. L'apparition de Pontmain en est un très-significatif. Il est proportionné au mal, et proportionné aux grandes choses qui se préparent dans le ciel et sur la terre.

PREMIÈRE PARTIE.

L'APPARITION ET SES DIX ACTES.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT DE L'APPARITION.

Pendant l'apparition de la sainte Vierge à Pontmain, le 17 janvier 1871, une suite de démonstrations merveilleuses se sont succédé, entre six et neuf heures de la nuit.

Pour faciliter l'intelligence du récit, nous appellerons *actes* ces changements variés.

Chaque nouvelle démonstration, après la première, s'est produite à la suite d'une prière ou d'un chant qui avait un rapport marqué avec le changement de la vision. On peut diviser cette succession de prières et de démonstrations en dix actes bien caractérisés. Nous avons indiqué ces dix circonstances en présence des enfants réunis chez les

Sœurs. Eugène, celui des six enfants qui a vu le premier et le plus longtemps, notait sur ses doigts et constatait qu'il y avait en effet dix changements différents.

Tous les détails que nous donnons, dans le récit de l'apparition de Pontmain, reposent sur les informations que nous avons prises nous-même sur les lieux. Nous avons interrogé les enfants à différentes reprises, plusieurs jours de suite, soit réunis, soit séparément. Nous avons pris part à une enquête avec monsieur le doyen de Landivy, curé du canton. Nous avons causé longuement avec M. le curé, avec les parents et avec plusieurs habitants du bourg.

Notre premier pèlerinage a eu lieu vers la fin de février, un mois après l'apparition. C'était en carême. Nous avons prêché tous les jours sur le merveilleux événement.

Nous avons fait un second pèlerinage dans le mois de juillet. Le vénérable curé nous a prié d'adresser plusieurs fois la parole à son peuple et à la foule des pèlerins, pendant notre séjour. Nous avons pu constater le mouvement croissant du pèlerinage. On a vu arriver plus de quatre-vingts voitures en un jour et plusieurs milliers de pèlerins, entendant les messes de vingt... trente...

quarante prêtres, dans la petite église de Pontmain.

Pour la confirmation de quelques détails, nous avons pu recourir à la *Semaine Religieuse* de Laval et à l'intéressante brochure de l'*Évènement de Pontmain*, par M. l'abbé Richard.

Nous allons faire connaître le lieu et le jour de l'apparition, puis nous donnerons le récit complet de ce qui s'est passé pendant le premier acte.

Le lieu et le jour.

Nous ne prétendons pas sonder les raisons de la conduite de Dieu :

Pourquoi cette apparition en tel lieu, à tel temps, avec telles personnes ?

Dieu est le maître, *Dominus est.*

Mais quand on connaît la paroisse, le curé, les parents, les enfants, on se rend compte des préférences de la Providence.

Les habitants avaient demandé avec des instances persévérantes que Pontmain fut érigé en paroisse.

Monsieur Guérin a été le premier curé. Il y a 35 ans qu'il gouverne ce petit troupeau. Il a dû surmonter de grandes difficultés ; il a éprouvé des peines très-sensibles. Par ses

soins la population de Pontmain a grandi dans une voie chrétienne; c'était une paroisse modèle.

La famille Barbedette est exemplaire. Les enfants sont bien élevés et pieux.

L'événement de Pontmain a donc en même temps et un caractère général qui regarde l'Église et la France, et un caractère de récompense pour le lieu et les personnes.

Pontmain forme une petite paroisse de 500 habitants, dans le diocèse de Laval, près de la frontière du diocèse de Rennes. Le bourg est composé d'une trentaine de maisons rapprochées de l'église.

Ce lieu a eu son importance locale. On y découvre les ruines d'un vieux château, et, sur plusieurs points du territoire, des restes de constructions qui remontent au moyen-âge, peut-être même à l'occupation romaine.

Le site de Pontmain est charmant, très-accidenté et peuplé de grands arbres. Une petite rivière coule à quelques minutes du bourg. Ses belles eaux entretiennent la fraîcheur dans les prairies.

Landivy, chef-lieu de canton, est à six kilomètres de Pontmain.

L'apparition a eu lieu le 17 janvier, cinq jours après la défaite du Mans. A ce moment,

la désolation était extrême dans le pays : on coupait les routes, on faisait sauter les ponts. L'armée française se retirait précipitamment dans un bien triste état. Des soldats allemands, par centaine de mille, s'avançaient sur Angers et sur Laval ; ils étaient à trois kilomètres de cette dernière ville.

Les enfants. — La Vision.

A la distance de soixante et quelques pas de l'église, dans le milieu du bourg, est la maison de la famille Barbedette. Cette famille est composée du père, de la mère, d'un fils aîné, âgé de 25 ans, d'un second fils, Eugène, âgé de douze ans, et d'un troisième fils, Joseph, âgé de dix ans. Ces deux plus jeunes frères vont à l'école ; dans l'intervalle des classes, ils s'occupent à la maison. Ils sont pieux ; depuis le commencement de la guerre ils faisaient tous les jours le chemin de la croix et ils récitaient le chapelet pour que leur frère aîné, soldat mobile, ne reçût pas *un mauvais coup*, et aussi pour demander la fin de la guerre.

Le jour de l'apparition, un mardi, après la classe du soir, vers les 5 h. 1/2, Eugène et Joseph entrèrent avec leur père dans la grange attenant à la maison, pour piler des

ajoncs, plante épineuse que l'on fait manger au bétail après qu'on l'a broyée avec des marteaux de bois.

Il étaient occupés à ce travail lorsqu'une femme du village entra dans la grange pour parler au père Barbedette. Le travail fut donc interrompu un instant. Profitant de ce répit, Eugène s'approcha de la porte ouverte et éleva les yeux en l'air pour regarder le temps. L'air était très-pur, les étoiles brillaient au ciel.

Tout à coup l'enfant est frappé par une vision merveilleuse au moment où il regarde au-dessus de la maison qui est en face de lui, au-delà du chemin et d'une petite place. Une Dame d'une grande taille paraissait devant lui, en l'air, à cinq ou six mètres au-dessus de la maison. Elle regardait l'enfant et semblait lui sourire. La robe de la Dame était bleue, parsemée d'étoiles brillantes, couleur d'or (1). La figure était d'une blancheur et d'une beauté incomparable. Elle portait sur la tête une couronne qui était entourée d'un filet rouge et qui s'élargissait par le haut.

(1) Pendant que nous étions à Pontmain, une dame de Nantes envoya deux beaux livres de prières aux deux frères. Le livre de Joseph avait un fermoir en forme d'étoile, avec cinq rayons. L'enfant nous montrant le fermoir disait : « Les étoiles de la robe étaient comme celle-là, mais elles étaient plus grandes. »

Un voile noir retombait par derrière la tête et descendait jusqu'au milieu du corps. Les bras étaient abaissés et les mains ouvertes. Les manches de la robe étaient larges et pendantes. La Dame avait des chaussures bleues, sur lesquelles on voyait des boucles d'or.

L'enfant contemplait cette apparition depuis un moment, pendant que la femme qui était entrée parlait avec son père. Cette femme sortit. Eugène lui dit vivement : « Jeannette, regardez donc cette Dame que l'on voit au-dessus de la maison de madame Guidecoq. » La femme regarda et dit : « Mon pauvre Eugène je ne vois rien. »

Le père entendant la question de l'enfant arrive sur la porte et ne voit rien. Mais Joseph dit : « Moi, je vois une belle Dame. — Comment est elle habillée ? — Elle a une robe bleue avec des étoiles dorées, des chaussons bleus avec des boucles d'or. Elle a sur la tête un voile noir et sur le voile une couronne d'or avec un petit fil rouge. »

Le père ne voyant rien rentre dans la grange avec les enfants pour continuer son travail. Mais, préoccupé de cette étonnante chose, il dit à Eugène de voir si l'apparition continuait. — « Oui, papa, c'est encore tout pareil. — Va donc chercher ta mère. » L'en-

fant court à la cuisine qui est à quelques pas de là et prie sa mère de venir. La mère arrive. Joseph regardait, et frappait des mains en s'écriant: Oh! que c'est beau! maman, oh! que c'est beau! »

La mère, le père, regardent et n'aperçoivent rien. Ils connaissent leurs enfants; ils les savent incapables de soutenir un semblable mensonge. Une vive inquiétude s'empare d'eux: Ce que voient nos enfants est sans doute un signe qui annonce la mort d'Auguste (le fils aîné, qui était à l'armée comme soldat mobile.) La mère tout attristée fait mettre à genoux les deux jeunes frères pour leur faire réciter cinq *pater* et cinq *ave*.

Les enfants disaient au père et à la mère que la Dame était grande comme sœur Vitaline (1). La maison des sœurs est tout près de là. « Je vais chercher sœur Vitaline, dit la mère. Si vous voyez, les sœurs verront bien aussi. » Sœur Vitaline fut donc appelée. Arrivée devant la grange elle regarda et ne vit rien. « Ma sœur, lui dit Eugène, ne voyez-vous pas ces trois étoiles dans le ciel? » Et il montrait trois étoiles rapprochées les unes des autres, sur un point du ciel, au-dessus de

(1) C'est le nom de la plus grande des trois sœurs qui font la classe.

la maison. « Je vois bien ces trois étoiles, dit la sœur. — Eh bien ! la tête de la Dame est au milieu. — Je ne vois pas la Dame. »

La sœur retourna chez elle, accompagnée de la mère des enfants. En entrant dans la cuisine, sœur Vitaline vit auprès du feu les trois petites pensionnaires qui demeurent chez les sœurs : Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans ; Françoise Richer, âgée de onze ans, et une troisième. « Mes petites, leur dit la sœur, allez avec Victoire ; elle veut vous faire voir quelque chose. » Victoire est la mère d'Eugène et de Joseph.

Arrivées à la porte de la grange, Jeanne-Marie et Françoise dirent immédiatement : « Oh ! la belle dame ! Elle a une robe bleue... des étoiles d'or sur la robe... une couronne... un voile noir... les bras étendus... des souliers bleus... des boucles d'or. » C'est-à-dire exactement comme avaient dit les deux frères.

La sœur Marie-Édouard se rendit sur le lieu ; elle eut beau regarder, elle ne vit rien. La pensée lui vint d'aller chercher d'autres enfants plus jeunes. Elle court avertir une famille qui demeure près de là, puis elle entre au presbytère et prie M. le curé de se rendre devant la maison Barbedette, où la sainte Vierge apparaît, dit-elle. En même

temps que M. le curé, arrive la mère Friteau, portant dans ses bras son petit-fils Eugène, âgé de six ans et demi; elle l'avait pris au lit et le tenait enveloppé dans sa mante. Cet enfant vit la Dame et donna à sa manière, la même description que les deux petits Barbedette et les deux petites pensionnaires des sœurs (1).

L'apparition durait depuis près d'une heure. Le bruit s'en répandait dans le bourg et tout le monde accourait. La femme d'un sabotier qui demeure dans la maison au-dessus de laquelle on voyait la belle Dame, apporta dans ses bras sa petite Augustine, âgée de deux ans et un mois. Cette enfant regardait en l'air avec animation, levait ses petites mains, semblait montrer quelque chose en poussant des exclamations et en disant : Jésus ! Jésus ! C'est toute la petite prière que sa mère lui avait apprise.

(1) Le petit Eugène nous a fait à nous-même cette description, auprès du feu, dans la cuisine du presbytère où il venait souvent se chauffer. Mais il n'aimait pas à dire deux fois la même chose. Lorsque nous l'avons prié de nous raconter une seconde fois ce qu'il avait vu, il nous a répondu : « Dam ! Monsieur, je vous l'ai déjà dit. »

Ce petit privilégié de Marie est parti pour le Ciel. La révérende Sœur supérieure nous écrivait, au commencement de mai : « Nous avons été à l'enterrement du petit Eugène Friteau, samedi dernier, 6 mai. On lui a fait faire sa première communion. Après sa mort cet enfant avait la figure d'un petit ange. »

Voilà donc six témoins qui regardent ensemble la Dame : Augustine Boitin, deux ans; Eugène Friteau, six ans et demi ; — Jeanne-Marie Lebossé, neuf ans ; — Joseph Barbedette, dix ans ; — Françoise Richer, onze ans ; — Eugène Barbedette, douze ans.

Autour des enfants étaient présents :

Monsieur Guérin, curé de Pontmain, prêtre vénéré, qui administre cette paroisse depuis 35 ans (1);

Les sœurs institutrices Vitaline et Marie-Edouard. (La sœur Timothée, supérieure, était absente ce jour-là) ; — les habitants du bourg dont l'affluence augmentait d'un instant à l'autre.

Arrêtons là notre récit. Nous arrivons aux dix actes de l'apparition.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES DIX ACTES DE L'APPARITION.

Nous avons exposé le premier état sous lequel les enfants ont vu la belle Dame qui se montrait à eux. Des scènes admirables vont se produire successivement, accompagnées

(1) Ce digne et humble prêtre nous dit qu'il était content de n'avoir pas vu : « Les méchants auraient dit que tout cela avait été concerté par le curé avec les enfants. »

de démonstrations merveilleuses et instructives. Chacune de ces démonstrations arrive à la suite de prières ou de chants qui ont un rapport marqué avec le changement qui lui correspond. En y comprenant la première forme de la vision, comme nous l'avons racontée, on peut diviser cette suite de changements en dix actes bien distincts.

Chacun des actes fera la matière d'un article particulier dans lequel nous dirons :

1. — La prière qui a été faite ou chantée ;

2. — La nature du changement survenu dans la vision ;

3. — L'explication libre que la foi et la piété permettent de donner.

Résumé du premier acte.

PRIÈRE. — Les deux frères Eugène et Joseph, qui ont vu les premiers, avaient fait le matin le chemin de la croix et récité le chapelet : ils demandaient à Dieu qu'il fît cesser la guerre et que leur frère soldat fût préservé.

Pendant la première heure de l'apparition, ces deux enfants, sur l'invitation de leur mère, avaient récité, à trois différentes fois, cinq *pater* et *ave*.

VISION. — C'est la description qui a été faite,

par Eugène d'abord, puis par Eugène et Joseph; ensuite par les deux petites pensionnaires, Jeanne-Marie et Françoise; enfin par le petit Eugène Friteau. La petite Augustine ne parlait que par ses gestes et par l'expression de sa figure.

EXPLICATION. — Marie se montre comme une Reine : Elle a une couronne. Elle se déclare Souveraine sur la terre de France.

Elle apparaît dans la pose de la Vierge Immaculée : les bras sont étendus et les mains ouvertes.

Elle prend part aux malheurs de la France et à la désolation des familles : un voile noir descend de la tête jusqu'au milieu du corps.

Mais Elle vient pour consoler : Elle sourit fréquemment en regardant les enfants.

Deuxième acte.

PRIÈRE. — Le chapelet des Martyrs Japonais.

Lorsque M. le curé arriva, la sœur Vitaline récitait, avec les enfants et les assistants, le chapelet des Martyrs Japonais.

VISION. — A la suite de cette prière, les enfants virent de nouvelles choses :

Un grand cercle bleu entoura la belle Dame. Ce cercle était ovale; il s'élevait au-

dessus de la tête et descendait au-dessous des pieds. Les bras étaient à l'aise dans l'intérieur du cercle et ne le touchaient pas. Quatre bougies, non allumées, semblaient attachées à l'intérieur du cercle, deux à la hauteur des épaules et deux à la hauteur des genoux.

En même temps que paraissait ce cercle merveilleux, les enfants voyaient une petite croix rouge *se faire* sur la poitrine, à gauche, près du cœur.

Explication. — Le chapelet des Martyrs Japonais est composé de 26 grains rouges. Il est en l'honneur de 26 martyrs, morts pour la foi et crucifiés à Nangazaki, le 5 février 1597. Au nombre de ces martyrs étaient trois enfants : Antoine et Thomas, âgés de 15 ans, Louis âgé de 12 ans (1).

Ces martyrs ont été canonisés par le Pape Pie IX en 1862.

Les prières qui composent ce chapelet appellent la miséricorde de Jésus-Christ : *Mon Jésus, miséricorde !* — cherchent un refuge dans le Cœur de Marie : *Doux Cœur de Marie, soyez mon refuge !* — offrent à Dieu le

(1) On avait d'abord refusé de mettre le petit Louis au rang des martyrs ; mais il fit tant par ses larmes et par ses prières, qu'on lui donna cette satisfaction.

Le jeune Antoine, attaché à sa croix, entonna le psaume *Laudate, pueri, Dominum*. Il reçut le coup de la mort pendant qu'il chantait encore.

Père le sang de son divin Fils : *Père Eternel, je vous offre le sang de votre Fils !...*

La croix rouge et le glorieux encadrement se forment pendant ces prières, récitées par de pieux enfants, en l'honneur d'enfants crucifiés et canonisés par le grand Pontife actuel ; et ce Pape, qui glorifie les martyrs, est lui-même tenu sur la croix par des enfants de l'Eglise, plus coupables que les infidèles du Japon.

Troisième acte.

Prière. — Le chapelet.

Tout ce que disaient les enfants portait à croire que la belle Dame, visible à eux, invisible aux autres, était la très-sainte Mère de Dieu. La sœur Marie-Edouard, s'adressant à M. le curé, osa lui dire de parler à la Sainte-Vierge. Le bon prêtre crut que la meilleure manière de parler à Marie était de s'adresser à Elle par la prière ; il invita donc tout le monde à prier. La sœur Marie-Edouard récita le chapelet : les personnes présentes répondaient.

Vision. — Pendant la récitation du chapelet, toute la vision grandit. La belle Dame paraissait grande comme *deux fois sœur Vitaline.* Le cercle ovale prit une grande di-

mension. La Sainte-Vierge semblait faire des mouvements d'ascension vers le Ciel. Les étoiles dorées qui brillaient sur la robe, se multipliaient au point que toute la robe en était couverte. Les *étoiles du temps*, c'est-à-dire celles qui brillaient au Ciel, semblaient faire cortége et se ranger gracieusement autour du cercle bleu.

Explication. — Le Rosaire (le chapelet) est une prière privilégiée. C'est l'arme que Marie mit dans les mains de saint Dominique pour vaincre et pour convertir les Albigeois. C'est par la prière du Rosaire que les armées des Musulmans ont été repoussées et que l'Europe a été préservée, en 1571, le 7 octobre, jour de la victoire de Lépante.

Lorsque la Sainte-Vierge apparaissait à Lourdes, en 1858, à Bernadette, Elle tenait en ses mains un chapelet. Donc elle honore, elle aime cette prière.

Il y a quelques mois, les armées ennemies étaient sur la frontière des provinces de l'Ouest de la France : la coutume de réciter le Rosaire le dimanche, dans les églises, et le chapelet le soir dans les familles, n'est-elle point la cause qui a empêché les troupes allemandes d'aller plus loin ?

A Pontmain, la récitation du chapelet,

pendant l'apparition, produisait des effets admirables. cette prière, récitée en commun, faisait grandir la belle Dame, remuait en quelque sorte le Ciel, multiplait les étoiles et commandait à la nature entière par manière d'élancements et de magnifiques décorations. Images sensibles de la puissance surnaturelle de la prière auprès de Dieu.

Nous avons dit que les deux enfants qui ont vu les premiers et le plus longtemps, récitaient tous les jours le chapelet. Quelle récompense pour leur piété !

Quatrième acte.

Prière. — Le Magnificat.

Après la récitation du chapelet, la sœur Marie-Edouard entonna le Magnificat.

Vision. — Dès le commencement du Magnificat, les enfants virent une bande, d'une blancheur éclatante, se dérouler sous les pieds de la belle Dame. Cette bande avait environ douze mètres de longueur sur plus d'un mètre de largeur (1).

---

(1) Joseph, nous racontant cette circonstance, ouvrait ses bras et disait : « C'était plus large que cela. » Il ajoutait : « La bande prenait la longueur de la maison ; elle allait d'une cheminée à l'autre. » Il y a une cheminée à chaque extrémité de la maison d'Augustin Guidecoq.

Pendant le chant du Magnificat, les enfants voyaient de grandes lettres, de la hauteur d'un pied, se former lentement, les unes après les autres, sur le fond blanc. La première lettre qui fut acclamée était un M... puis un A... puis un I... puis un S : (MAIS). Ce mot, placé à l'extrémité de la bande, resta un moment seul, pendant que l'on chantait le Magnificat (1).

Sur la fin du cantique, d'autres lettres arrivèrent; en se plaçant à la suite les unes des autres, elles formaient les mots suivants : PRIEZ MES ENFANTS !

---

(1) Dans un billet écrit par la petite Jeanne-Marie, âgée de 9 ans, il y a : « Après que le mot *Mais* fut formé, il se passa plus de dix minutes sans se former aucune lettre. »

Ce mot *Mais*, commençant l'inscription, paraît mystérieux. En réfléchissant, on le trouve plein de vérité et d'à-propos.

Mais est une conjonction. Pour joindre, il faut une chose qui précède et une qui suive. Ici il n'y a rien qui précède comme écriture, puisque ces trois lettres arrivent les premières ; mais elles font suite à une pensée, à un sentiment qui était dans tous les cœurs et dans toute la France. On souffrait, on priait, on demandait secours et délivrance. C'est à cette disposition que répond Marie : « Vous souffrez, vous m'invoquez... Je viens vous secourir, je puis vous délivrer, je veux vous consoler... MAIS PRIEZ ! C'est la condition ; elle est indispensable. Priez et Dieu vous exaucera. »

Cette manière de se révéler est une des preuves de la vérité de l'apparition : Jamais la conception humaine ne se serait exprimée ainsi. C'est après coup et par la réflexion, que l'on découvre dans ce petit mot, comme dans d'autres circonstances de la vision, une lumière qui gagne le cœur et éloigne le doute.

Explication. — Dans ces quatre mots : « *Mais priez, mes enfants,* » est le principal enseignement de l'apparition de Pontmain.

Que la très-sainte Mère de Dieu descende du Ciel sur la terre, qu'elle se fasse voir d'une manière sensible pendant trois heures, que cette apparition soit accompagnée de démonstrations prodigieuses et variées, ce n'est pas là une chose ordinaire. Cette manifestation n'est pas pour la simple satisfaction de quelques enfants. Chacun sent qu'il y a là une intention providentielle qui répond aux préoccupations et aux douleurs qui étaient dans tous les cœurs. La subite arrivée d'une mère auprès de ses enfants qui souffrent n'est pas un accident indifférent.

Avant les malheurs, Marie pouvait révéler des menaces et annoncer des châtiments, comme Elle l'a fait à la Salette. Mais quand les malheurs sont arrivés, si Elle se montre, ce ne peut être que pour compatir et consoler. Or, les maux venaient de fondre sur la France; la désolation était générale et elle était extrême.

Marie se montre; Elle prolonge sa visite. Elle semble dire : « L'excès de vos maux me fait quitter le Ciel. Vous m'appelez à votre secours; vous avez confiance en moi; déjà

vous me remerciez par le cantique de la reconnaissance... Vous avez raison ; votre confiance ne sera pas déçue : Mais priez, mes enfants ! C'est tout ce que je vous demande. Pour que je vous console, pour que je vous délivre, priez, et priez comme il faut. Voyez ces lettres d'or qui se forment lentement, sur ce fond d'une céleste blancheur : c'est une image du recueillement qu'il faut apporter à la prière, et de la pureté de cœur qui doit l'accompagner. »

Cinquième acte.

PRIÈRE. — Les Litanies de la Sainte-Vierge.

On se pressait autour des enfants ; chacun voulait entendre ce qui était écrit. Eugène, Joseph, Françoise, Jéanne-Marie, c'est-à-dire les quatre qui savaient lire, ne cessaient de répéter les mots écrits : *Mais priez, mes enfants !*

La curiosité n'était pas satisfaite : que veut-Elle nous apprendre en nous invitant à prier ? Pour obtenir plus d'éclaircissement, M. le curé fit chanter les Litanies de la Sainte-Vierge.

VISION. — Aux premières invocations : Dieu le Père ; Dieu le Fils, Rédempteur du monde ; Dieu le Saint-Esprit ; Sainte-Marie.... les en-

fants virent se former peu à peu, lettre par lettre, le mot *Dieu;* puis successivement, dans le cours des Litanies, les mots suivants : *vous exaucera en peu de temps*. Après le dernier mot venait un point brillant, de la grandeur des lettres, c'est-à-dire d'environ 25 centimètres.

Explication. — Les Litanies se composent d'une suite d'invocations, qui expriment bien les désirs dont les cœurs étaient remplis : « Vierge puissante... Cause de notre joie... Tour de David... Salut des infirmes... Refuge des pécheurs... Secours des chrétiens... priez pour nous ! » La réponse à ces demandes ne se fit pas attendre ; le chant des Litanies n'était pas terminé que l'assurance était donnée d'un prochain secours : « Dieu vous exaucera en peu de temps » (1). Et en apprenant cette bonne nouvelle, Elle souriait aux enfants.

Sixième acte.

Prière. — *Inviolata* et *Salve Regina.*

Après les Litanies de la Sainte-Vierge, on

(1] Pendant notre séjour à Pontmain, nous avons prêché plusieurs fois. Le dimanche 26 février, cinq semaines après l'apparition, nous avons répété, en parlant à l'Eglise, les paroles de l'inscription. Nous disions : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera *dans* peu de temps. » Ayant ensuite rassemblé les enfants, ils nous ont dit : « Monsieur, il n'y avait pas *dans* peu de temps ; mais *en* peu de temps. »

chanta l'*Inviolata*, qui fut immédiatement suivi du *Salve Regina*.

VISION. — Au moment où l'on chantait ces mots de l'Inviolata : « *O Mater Alma, Christi carissima;* — « O Mère Auguste et très-chère du Christ, » — les enfants lisaient les premiers mots d'une seconde ligne, placée sous la première : *Mon Fils...* Puis arrivèrent lentement, pendant qu'on chantait le *Salve Regina*, ces deux autres mots : *se laisse toucher*.

EXPLICATION. — « Mon Fils se laisse toucher ! » Impossible d'exprimer la joie qui remplissait les cœurs. On avait la certitude que la belle Dame était bien la très-sainte Vierge : Elle le disait au moment même où les fidèles la saluaient *Mère du Christ*. Et quand ensuite on l'invite dans le *Salve Regina*, à tourner vers nous, pauvres exilés, les yeux miséricordieux de ce Jésus qui est son Fils, Elle dit qu'Il se laisse toucher : « Mon Fils se laisse toucher ! » (1).

Les assistants aussi se laissaient toucher. Les enfants faisaient éclater leur joie en sautant, en frappant des mains. La foule était

(1) Nous renfermons dans un seul acte cette seconde ligne : *Mon Fils se laisse toucher*, parce qu'il n'y a qu'une proposition. Mais en realité, il y a deux actes, correspondants à deux prières.

Ces mots : *Mon Fils*, paraissaient pendant que l'on chantait ces paroles de l'*Inviolata :* « Très-auguste et

vivement impressionnée ; les larmes coulaient, la consolation et la confiance remplissaient les âmes.

Le tableau complet renfermait donc ces deux lignes, en caractères romains, lettres dorées, plus longues que la main :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS. DIEU VOUS
EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.
MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Un grand trait doré était tiré sous l'inscription.

Septième acte.

Prière ou chant. — Le cantique de Notre-Dame d'Espérance, pour le salut de la France.

Ce cantique a huit couplets et le refrain.

Vision. — Pendant ce chant, la Sainte-Vierge éleva les bras, qui jusques-là avaient

---

très-chère Mère du Christ. » Marie affirmait sa maternité divine en disant *Mon Fils*, comme Elle avait affirmé, au quatrième acte, sa maternité d'adoption envers les hommes, par ces mots : *Mes enfants.*

Pendant le chant du *Salve Regina*, arrivent ces autres lettres : *se laisse toucher.* C'était bien la réponse à cette supplication : « Tournez vers nous vos yeux misericordieux. » Un trait de la vie de sainte Gertrude jette ici une lumière. C'était le jour de la Nativité de Marie ; Gertrude récitait le *Salve Regina.* A ces mots : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, elle vit la Sainte-Vierge tenant dans ses bras le divin Enfant, et le tournant vers Gertrude, elle lui dit : « Voici mes yeux miséricordieux ; ce sont ceux de mon Fils. Je puis les diriger vers tous ceux qui m'invoquent. »

été abaissés, et agitant doucement les mains et les doigts, sa figure, son sourire, semblaient s'unir aux sentiments exprimés dans le cantique.

EXPLICATION. — La France a été consacrée à Marie par le roi Louis XIII. La terre de France lui est particulièrement chère : « Le point du globe sur lequel les grâces tombent plus abondantes, est la France. » (Apparition de Marie à Paris, en 1832). Cette nation française, Marie l'appelle son peuple. « Mes enfants, vous le ferez passer à mon peuple. » (Paroles de Marie aux enfants de la Salette).

Or, le cantique de l'Espérance a un caractère tout national :

« Souvenez-vous Marie,
« Qu'un de nos souverains,
« Remit notre patrie
« En vos augustes mains... »

Refrain :

« Mère de l'Espérance,
« Dont le nom est si doux,
« Protégez notre France,
« Priez, priez pour nous. »

Il était donc naturel que, pendant ce cantique, la sainte Vierge, patronne de la France,

exprimât son assentiment par de significatives démonstrations.

La Religion ne détruit pas le vrai patriotisme, elle le règle et le sanctifie.

Huitième acte.

PRIÈRE OU CHANT. — Le cantique :

« Mon doux Jésus,
« Enfin voici le temps,
« De pardonner à nos cœurs pénitents. » etc.

Après chacun des trois couplets dont se compose le cantique, on ajoutait le chant : *Parce, domine, parce populo tuo...*

VISION. — C'est ici le tableau le plus saisissant de toute l'apparition.

Les deux lignes écrites en lettres d'or venaient de disparaitre avec la magnifique bande blanche sur laquelle on les lisait. Il convenait en effet que l'attention des petits Voyants ne fût pas distraite, mais qu'elle se portât uniquement sur les représentations qui allaient suivre.

C'était donc pendant le chant du cantique de la pénitence : *Mon doux Jésus...* etc. Les enfants virent la figure de Marie prendre un air de profond recueillement et de tristesse. Les bras, élevés pendant le cantique de l'Espérance, s'abaissèrent, et les deux mains se

fermèrent devant Elle, la gauche dessus, la droite dessous. Une croix rouge se plaça dans les deux mains à demi fermées; cette croix allait de la ceinture à la hauteur du visage. Un Christ, encore plus rouge, vint se placer sur la croix. Un écriteau blanc, de la largeur de la main et allant d'une épaule à l'autre, était fixé sur le haut de la croix. Sur cet écriteau blanc, les enfants lisaient, en lettres rouges : JÉSUS-CHRIST.

Pendant cette exposition de croix, faite par la sainte Vierge, une étoile semble partir de dessous les pieds; elle monte à gauche, le long du cercle bleu. En passant elle touche et allume la bougie qui est à la hauteur du genou gauche. Cette étoile continue à monter et allume la bougie qui est à la hauteur de l'épaule. Puis, continuant à suivre le cercle, l'étoile passe par-dessus la tête, descend près de l'épaule droite et allume les deux bougies qui sont, l'une près de l'épaule et l'autre près du genou, à droite. Enfin, l'étoile remonte en suivant le cercle bleu, et elle va se placer à un pied au-dessus de la couronne.

Explication. — Le dernier verset du cantique finit par ces mots :

« Lavez-nous de nos crimes
Dans votre sang. »

L'apparition de Pontmain rappelle le Calvaire. La couleur rouge paraît souvent : Le fil qui entoure la couronne, — la croix formée sur le cœur pendant le chapelet des martyrs Japonais, — la croix qui se plaça dans les mains, — le Christ attaché à cette croix, — les lettres du nom adorable qu'on lit dans le haut de la croix (Jésus-Christ)..., sont couleur de sang. Hélas! le sang coulait dans toute la France..., le sang des martyrs devait bientôt ensanglanter les rues de Paris... Et Dieu sait ce qu'on verra dans un avenir prochain.

Et dans le moment même de l'apparition, la Mère de douleur donnait une leçon et faisait pratiquer un acte de pénitence. La vision se produisait en plein air, pendant la nuit, par un froid très-rigoureux. Il fallut sortir des maisons, quitter le feu et le souper, retarder le sommeil et rester pendant trois heures exposé à un air glacial. Personne ne fut indisposé, mais tout le monde devait souffrir.

La conversion par la pénitence, la conversion en considérant les souffrances et la mort de Jésus-Christ, voilà le sens de cette prodigieuse exposition de croix, faite aux enfants, faite au peuple, par la très-sainte Mère

du divin Crucifié. Elle semble dire : « Voyez en quel état vos crimes l'ont réduit... C'est bien lui, crucifié et sanglant, tel que je l'ai vu pendant trois heures, sur le Calvaire, le Vendredi-Saint. Oui, mes enfants, disons-le ensemble, vous qui êtes innocents et qui aimez à faire le chemin de la croix, moi qui n'ai jamais offensé Dieu et qui ai tant souffert au pied de la croix..., disons-le pour la France que j'aime, disons-le pour tous les pécheurs :

« Mon doux Jésus,
Enfin voici le temps,
De pardonner à nos cœurs pénitents :
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême,
O doux Jésus !

» Mes enfants, priez et pleurez avec moi : J'unis mes larmes et mes prières aux vôtres. »

En effet, Elle était triste et Elle semblait prier. Les enfants disaient : « Voilà qu'Elle prie avec nous. »

Le repentir du cœur, les larmes et les prières de la pénitence, en union avec Marie, obtiennent grâce et pardon. L'état de grâce n'est-il pas figuré par cette illumination céleste ? Et la brillante étoile qui la produit n'est-elle pas le symbole de la grâce sanctifiante ?

Jusqu'à cette scène du crucifix, les bougies étaient dans le tableau de l'apparition, mais elles étaient éteintes. Elles ne donnent leur lumière que sous l'acte de la pénitence, en contemplant Jésus-Christ crucifié. — Le péché mortel dans une âme éteint en quelque sorte la grâce sanctifiante. C'est un état de mort spirituelle. Mais le retour à Dieu par la conversion rend à cette âme la vie de la grâce; la blanche et éclatante robe de l'innocence du baptême lui est rendue. Cette doctrine devient sensible dans l'apparition de Pontmain.

Et cette étoile, en quelque sorte vivante et intelligente, après avoir tout éclairé, vient se placer sur la tête pour y rester jusqu'à la fin. Voilà bien une image de la persévérance dans la profession publique et solennelle de la vie chrétienne. C'est aussi le flambeau qui éclairera dans les ténèbres et qui montrera le Ciel.

Cette huitième scène est le point capital de la vision. Tout ce qui précède n'est qu'une préparation, tout ce qui vient après n'est qu'une suite et une récompense. Comme dans une église tout converge au Tabernacle, comme dans le corps tout part du cœur et revient au cœur, de même l'exposition du

crucifix par Marie est le centre de l'apparition. Que veut en effet la Mère de Dieu, que peut-elle vouloir par cette visite extraordinaire sur la terre de France, dans une telle année, et à pareil moment, en janvier 1871 ? Elle veut rétablir le règne de son divin Fils et dans la nation et dans les cœurs. Jésus-Christ a été nié, blasphémé, dans les livres, dans les écoles; la statue du plus grand ennemi du Fils de Dieu, en France, venait d'être glorifiée dans la capitale, le jour même de la fête où toute la nation se met sous le patronage de la Mère de Jésus-Christ. Il y avait, dans cet acte impie, une espèce d'apostasie de la Fille aînée de l'Eglise. Il fallait un châtiment proportionné et une réparation solennelle. Le châtiment nous le connaissons, et peut-être n'est-il pas fini. L'expiation est commencée ; elle doit se continuer. C'est Marie, Elle qui a été offensée, Elle qui est la Patronne de la France, c'est Elle qui a commencé l'expiation. Elle présente son Fils crucifié aux enfants de la France. Diront-ils comme les Juifs : *Tolle, Tolle ! Crucifige eum ! Nolumus hunc regnare super nos !* — « Otez le ! Otez-le ! Crucifiez-le ! Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! » Oh ! non ! les enfants, le peuple qui

les entoure et qui, là, représente la France, le prêtre qui représente l'Eglise... Tous sont émus, touchés ; la tristesse est sur les figures, les larmes coulent et toutes ces voix répètent le cantique de la pénitence :

« Lavez-nous de nos crimes
Dans votre sang. »

Que chaque Français acclame comme à Pontmain Jésus-Christ crucifié et la France est sauvée. Comme cette religieuse population, hâtons-nous d'entrer dans les intentions de Marie.

Neuvième acte.

Prière. — *Ave Maris stella.*

Le cantique de la pénitence... Le cri du pardon... *Parce domine*... L'émotion recueillie qui paraissait sur la figure des enfants... pénétrait jusqu'au fond de tous les cœurs. Toute l'assistance était dans le silence, dans le saisissement. Les yeux étaient mouillés de larmes, on priait avec ferveur.

L'Ave Maris stella, entonné par la sœur, interrompit le religieux silence de la foule.

Vision. — Pendant le chant de l'*Ave Maris stella* la croix rouge et le Christ disparaissent. Les bras sont de nouveau abaissés et les mains étendues.

Deux petites croix blanches, sans Christ,

de la longueur de la main, se placent, l'une sur l'épaule droite, l'autre sur l'épaule gauche.

La joie reparaît sur la figure de Marie : Elle sourit aux enfants. Tout le monde éprouve un sentiment de bonheur.

EXPLICATION. — C'est une image de la résurrection et du retour de la vie de la grâce dans une âme par la conversion.

Il ne faut pas que le temps de la passion dure toujours : aussi la croix sanglante et la tristesse ont disparu. Le péché rend malheureux, mais la pénitence ramène la joie, parce que la pénitence est le tombeau du péché.

Après sa résurrection, Jésus ressuscité garde ses plaies, mais elles sont lumineuses.

Le chrétien converti doit se faire gloire de porter la croix sur ses épaules, comme un signe de protection et un trésor. Mais ce fardeau de la croix est léger pour l'âme qui est en état de grâce : elle le porte avec allégresse, même quand il semble plus lourd, c'est-à-dire à la fin de la vie. Le juste « rira à son dernier jour, » dit l'Esprit Saint. Un serviteur de Marie disait à sa dernière heure : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir. »

Dixième et dernier acte.

PRIÈRE. — *La prière du soir.*

Il y avait bientôt trois heures que l'apparition durait avec ses étonnantes manifestations. Jamais rien de semblable n'avait été vu.

Le froid était rigoureux. Et cependant on ne trouvait pas le temps long (1).

M. le curé dit : « Faisons la prière du soir. » Tout le monde se mit à genoux.

VISION. — La prière n'était pas finie que les enfants annonçaient un nouveau changement. Ils voyaient une espèce de linceul ou voile blanc se détacher des pieds et monter tout doucement jusqu'au milieu du corps. Après s'être arrêté là un instant, ce voile monta jusqu'au dessous de la figure, qui se montrait toujours, douce et souriante : cette figure était d'une blancheur incomparable.

Après un instant d'arrêt, le voile continue à monter ; il cache la bouche, les yeux, et il s'arrête encore. Les enfants ne voyaient plus qu'une forme blanche qui enveloppait tout le corps. Au-dessus de cette vision blanche, on voyait la couronne d'or et

(1) « Je serais bien resté là *tout au long*, c'est-à-dire toujours, » a dit Eugène.

Nous lui avons dit : « Mon enfant, vous deviez avoir bien froid. — Oh ! pas du tout, nous a-t-il répondu ; il me semblait que j'étais devant le soleil. »

l'étoile brillante. Enfin, la couronne et l'étoile sont englobées dans le voile et tout disparaît, le cercle, les bougies allumées et la personne.

Il était près de neuf heures.

Explication. — Nous avons vu comme un tableau de la *conversion par la pénitence,* dans l'exposition de la croix entre les mains de Marie.

Les croix blanches et lumineuses nous ont figuré l'état de l'âme sanctifiée par la grâce et par la pratique des œuvres.

La dernière scène n'est-elle pas le tableau d'une sainte agonie et du départ pour le Ciel ?

Cette dernière manifestation a lieu pendant la prière du soir.

Il y a le soir du jour et le soir de la vie.

Dans l'agonie, on peut dire que la mort s'avance par degré. Elle envahit d'abord les extrémités : les pieds et les mains se glacent et perdent tout mouvement ; puis les battements du cœur finissent par cesser. Cependant un dernier mouvement des yeux et des lèvres,fait voir que l'âme est encore présente.

Enfin le dernier souffle est rendu, et la foi voit briller la couronne de la gloire sur cette figure chrétienne.

Ainsi s'est terminée l'apparition de Pontmain.

DEUXIÈME PARTIE.

ENSEIGNEMENTS DE L'APPARITION DE PONTMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

L'APPARITION DE PONTMAIN EST UNE CONFIRMATION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

Dès le premier jour, la foi à l'apparition de la très-sainte Vierge a été complète, à Pontmain et dans le pays. Il est en effet impossible de voir et d'entendre les enfants et de n'être pas convaincu.

En général, les prêtres ne sont pas crédules,soit parce qu'ils se tiennent en garde contre les illusions, soit parce qu'ils connaissent les dangers d'une foi imprudente. Or, relativement à la vision de Pontmain, la conviction du clergé est sans exception.

Tous les pèlerins, et c'est par milliers qu'on les voit arriver chaque semaine, tous les pèlerins rentrent chez eux avec une foi inébranlable.

Plusieurs enquêtes officielles ont eu lieu, de la part de l'Evêque, par des ecclésiastiques très distingués. Il n'y a pas eu un examinateur

qui n'ait emporté une foi très-ferme à l'apparition.

Monseigneur de Laval, après plusieurs mois de prudente réserve, est allé lui-même à Pontmain, voir et entendre les enfants. Le plus âgé, celui qui a vu le premier, Eugène Barbedette, nous disait : « Monseigneur m'a fait aller à la sacristie, et il m'a dit : Mon enfant, vous allez, dans un moment, recevoir deux sacrements, l'Eucharistie et la Confirmation : voudriez-vous faire deux sacriléges ? — Oh non ! Monseigneur ! — Eh bien ! si vous ne me dites pas la vérité, vous commettrez deux sacriléges. — Monseigneur, je veux dire la vérité. » A la fin de l'examen, je me suis mis à genoux en disant : « Monseigneur, ayez la bonté de me donner votre bénédiction. » Monseigneur s'est mis à pleurer et il m'a béni. »

Le vénérable Evêque était très-ému. Il est monté en chaire, et, d'une voix animée, il a fait sa profession de foi à l'apparition en répétant ces mots : Je crois ! Je crois !

Au témoignage des hommes, vient s'ajouter le témoignage de Dieu, par des guérisons frappantes, accordées sur le lieu de l'apparition, comme nous le dirons plus loin. Donc, le fait est incontestable.

Mais de ce fait découlent des conséquences nombreuses. Une des plus importantes est celle-ci : La vérité de l'apparition confirme les vérités fondamentales de la religion catholique, et en particulier, l'existence de Dieu, — la foi en Jésus-Christ, — le culte envers la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

1° *L'existence de Dieu.* — L'inscription écrite dans les airs, en lettres d'or, disait : « Dieu vous exaucera en peu de temps. »

Donc il y a un Dieu qui écoute les prières et qui peut les exaucer. Donc ce Dieu est personnel, il est présent partout, il est bon, il est puissant.

Donc l'apparition de Pontmain détruit les erreurs du rationalisme et les objections de l'impiété.

2° *La foi en Jésus-Christ.* — « Mon fils se laisse toucher. » Celle qui dit cela est donc une Mère, et cette Mère a un Fils qui se laisse toucher. Mais quel est ce Fils ? Elle nous le dira dans un instant en nous montrant une croix, et sur cette croix un corps attaché, et au-dessus de la croix on lit ces mots, en grandes lettres rouges : JÉSUS-CHRIST.

Ce Jésus-Christ attaché à la croix est donc homme ; mais il est aussi Dieu. Il est vrai

qu'il exerce, en qualité d'homme-Sauveur, un ministère de supplication, selon ces paroles : *Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum : semper vivens ad interpellandum pro nobis.* — « Il peut donc sauver perpétuellement ceux qui, par lui, ont accès auprès de Dieu : toujours vivant pour intercéder en notre faveur. » (Héb. ch. VII. V. 25). C'est toute la doctrine de l'inscription de Pontmain. Le Père exauce parce que le Fils se laisse toucher, et se laissant toucher, il offre ses supplications. Mais cette supplication est éternellement toute-puissante : *Salvare in perpetuum potest.* — « Il *peut* toujours sauver. » Voilà en même temps la nature humaine qui supplie et la nature divine qui peut sauver.

On voit là une souveraine autorité... Une souveraine justice... et une souveraine miséricorde... Or ces attributs conviennent à Dieu seul. Donc ce Fils est Dieu et il est homme. Et puisqu'il se laisse toucher par nos maux, c'est une indication qu'il a été irrité par nos offenses.

L'apparition de Pontmain nous révèle ainsi le Mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et le Mystère de la Rédemption des hommes par la mort de Jésus-Christ sur la croix.

3° *Le culte catholique envers la très-sainte Vierge.* — La belle Dame qui apparaît aux enfants est une Mère; elle dit : mon Fils !

Cette Mère connaît les secrets du cœur de son Fils; elle sait qu'il se laisse toucher.

Mais elle dit cela au moment où la foule suppliante lui adresse cette prière : « Mère de miséricorde, nous crions vers vous, pauvres exilés, qui gémissons dans une vallée de larmes. Ah ! tournez vers nous vos yeux miséricordieux !... » Cette Mère compatissante exerce donc un empire sur le Cœur de son Fils, puisqu'elle a le pouvoir de le toucher.

Voilà bien la doctrine de l'Eglise catholique dans le culte de prières qui s'adressent à la très-sainte Vierge.

A l'école de Pontmain, tout homme de bonne foi doit admettre les conclusions suivantes :

Il faut croire que Dieu écoute et exauce les prières ;

Il faut croire que Jésus-Christ est mort sur la croix et qu'il se laisse toucher par le repentir ;

Il faut croire que la sainte Vierge est mère de Jésus-Christ et qu'elle intervient auprès des hommes. Il faut croire que les prières

catholiques, le chapelet, les litanies, le *Salve regina*, etc., sont agréables à Marie et nous attirent sa protection.

Tous les incrédules, tous les indifférents, tous les protestants, trouvent à Pontmain leur condamnation. S'ils sont dociles aux lumières de la raison, l'apparition de Pontmain les ramènera à la religion catholique.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'APPARITION DE PONTMAIN EST SELON L'ESPRIT DE L'ÉVANGILE.

Cette aimable et consolante visite de Marie, rappelle Bethléhem et la Crèche, Nazareth et la vie de la sainte Famille.

La belle Dame apparaît à la campagne, dans un petit village, devant la grange et l'étable.

Il est nuit. Mais, comme les bergers de la Judée, le père et ses deux jeunes enfants veillent et travaillent pour le service des animaux. Les bœufs, les vaches, les chevaux, sont là, reposant paisiblement; ils réchauffent un peu, par leur souffle bienfaisant, l'air de la grange. Il faisait grand froid ce jour là. Entre la grange et l'étable, il n'y a pas de séparation. Le lit des deux enfants est au fond. « Nous couchons près des bêtes, nous

dit un des deux frères; *elles nous connaissent :* quand elles se détachent pendant la nuit, nous allons les remettre à leur place. »

Cette vie de famille, ce travail des parents avec les enfants, c'est tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus innocent, quand la piété et la crainte de Dieu sont dans les cœurs.

On comprend les préférences de Marie pour ces lieux paisibles et ces âmes religieuses. A Pontmain, comme à la Salette, comme à Lourdes, la sainte Vierge s'adresse à des enfants élevés simplement, chrétiennement. Cette conduite de Marie est une leçon. Heureux les parents qui la comprennent.

Les chers privilégiés de la Reine du Ciel, aimeront, estimeront Pontmain par-dessus tout ce que les villes pourront leur montrer de richesse. Ceux qui aiment Jésus et Marie, aiment ce qui leur rappelle la pauvreté de la Crèche et le travail de Nazareth.

Cette grange des Barbedette, et le jardin de l'apparition, ont déjà un genre de pieuse célébrité. En arrivant à Pontmain, les nombreuses processions qui viennent du Maine, de la Normandie, de la Bretagne, s'arrêtent d'abord devant la grange, là où étaient les enfants et les gens du village, dans la soirée

du 17 janvier 1871. Pendant cette station, on chante quelques-uns des cantiques qui furent chantés, on récite quelques-unes des prières qui furent récitées, au jour et à l'heure de l'apparition. Puis, passant près de la maison des sœurs, la procession va se ranger dans le *Champ volé* (1), autour de la statue qui représente la pose de Marie durant le cantique de Notre-Dame d'Espérance. Là encore, il y a des chants et des prières, quelquefois des prédications. Enfin, on se rend à l'église où les messes se succèdent pendant toute la matinée.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'APPARITION DE PONTMAIN EST EN RAPPORT AVEC LA VIE DE PAROISSE ET LA LITURGIE DU CULTE CATHOLIQUE.

1° *Avec la vie de paroisse.* — Pendant cette longue et merveilleuse apparition, la Sainte-Vierge a sous les yeux : le vénérable curé qui a fondé la paroisse ; les sœurs qui font l'école aux petits enfants ; les pères, les mères et les enfants.

(1) *Le Champ volé !* charmante et généreuse expression du maître du jardin au-dessus duquel la Très-Sainte Vierge s'est montrée. En apprenant la grande nouvelle, M. Morin dit : « Mon champ ne m'appartient plus ; la Sainte-Vierge me l'a volé ! »

Cette grange est comme transformée en église : on chante le *Magnificat*, les Litanies, le *Salve Regina*, l'*Inviolata*, le cantique de *Notre-Dame d'Espérance*, le cantique *Mon doux Jésus*, l'*Ave maris Stella;* — on récite le chapelet, on fait la prière du soir. Et c'est en quelque sorte sous l'action de ces prières et de ces chants, auxquels tout le monde prend part, que sont données ces admirables manifestations.

C'est bien là qu'on voit la puissance de la prière publique, de la prière en paroisse, pasteur et troupeau réunis. Et c'est là que se vérifie, en réalité, de la part de Marie, cette parole de son divin Fils : « Lorsque deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Ne trouve-t-on pas aussi une leçon, donnée à ceux qui, sans nécessité, fuient les offices publics et n'entendent jamais la parole de Dieu ? C'est un malheur ; et ce malheur explique la grande ignorance qui existe, surtout chez les hommes, en matière de religion. Les femmes sont plus fidèles et plus instruites. Pie IX, lui-même, a donné cet éloge aux femmes de la France. A l'exemple de Marie, qu'elles tâchent de ramener les hommes ; c'est leur mission, surtout en ce moment.

Disons-le encore, puisque c'est le cas à Pontmain : Marie favorise cette toute petite paroisse, détachée il y a trente-six ans, d'une plus grande. « Habitants de Pontmain, voyez dans cette faveur une récompense de vos persévérants efforts. Et vous, vénéré prêtre, réjouissez-vous de votre abnégation à recevoir et à porter le fardeau bien lourd d'abord, maintenant doux et glorieux, de ce cher petit troupeau. »

Et tout cela se produit dans un diocèse qui a voulu aussi bénéficier des avantages attachés à une circonscription territoriale moins étendue.

Que de choses on apprend à l'école de Marie !

2° *Avec la liturgie catholique.* — Dieu est l'auteur de la nature.

La religion nous apprend à honorer Dieu comme il convient. Elle nous invite à faire servir toutes les créatures à la gloire de leur Créateur et Souverain Maître. La grandeur et l'éclat des astres, la beauté et le parfum des fleurs et des fruits, la variété des animaux, des arbres et des plantes, à plus forte raison le corps et l'âme de l'homme... doivent être comme autant d'expressions de reconnaissance et d'amour.

Toute la religion se rapporte à Jésus-Christ. Dans l'Ancien Testament les cérémonies étaient figuratives : elles annonçaient, elles prédissaient. Le Serpent d'airain figurait Jésus-Christ élevé en croix ; la Manne qui descendait du Ciel et qui avait tous les goûts, figurait l'adorable Eucharistie ; les victimes immolées annonçaient la mort de Jésus-Christ.

Dans le Nouveau Testament, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, les cérémonies sont instructives et elles sont conservatrices de la foi et des traditions. Le pain bénit rappelle les agapes ou repas des premiers chrétiens ; les cierges allumés pour le saint sacrifice de la messe rappellent les paroles prophétiques du vieillard Siméon pendant qu'il tenait l'Enfant Jésus dans ses bras : « Il est la lumière pour éclairer les nations. » Les cierges, même en plein jour, nous reportent aussi dans les catacombes, alors que tous les exercices religieux des chrétiens avaient lieu dans les entrailles de la terre, au-dessous de la ville de Rome.

Saint Jean, dans son Apocalypse, nous dit que, même dans le Ciel, il y a une imitation de la liturgie : des processions à la suite de l'Agneau, — le chant et les prostrations des

vieillards : Saint, Saint, Saint ; — Les prières des saints qui montent devant le trône de Dieu, comme la fumée de l'encens, — Les sept chandeliers d'or...

Les cérémonies sont encore l'expression des sentiments du cœur. Marie-Madeleine témoigne son amour en répandant des parfums sur les pieds de Jésus, et, loin de la blâmer, Notre-Seigneur prend sa défense et loue sa piété.

Les rits servent aux Sacrements : au Cénacle, Jésus prend du pain et le bénit ; il prend du vin et le bénit ; et ce qu'il vient de faire, il veut qu'on le fasse toujours, en souvenir de ce qu'il a fait, *in mei memoriam :* « Faites ceci en mémoire de moi. »

L'apparition de Pontmain est en harmonie avec cet esprit et ces usages de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi. On y trouve : la belle décoration de l'auréole au cercle bleu, — les quatre bougies mystérieusement allumées par une étoile, — une croix rouge sur le cœur, — un crucifix et une exposition de la croix faite par Marie, — les belles croix lumineuses placées sur les épaules.

Enfants de la sainte Eglise catholique, enfants de Marie, faisons-nous gloire de vénérer ce que la sainte Eglise vénère, d'aimer ce

que Marie a aimé. L'Evangile nous dit qu'elle n'oubliait rien, qu'elle conservait tout et elle le conservait dans son cœur. Aimons la croix, le crucifix : dans nos maisons, sur les chemins, sur nous. Aimons, portons, récitons le chapelet. Aimons la beauté des cérémonies, des illuminations, des décorations. Marie nous y invite, elle nous en donne l'exemple. Pardessus tout, comme elle, avec elle, aimons son divin Fils, aimons son sacré Cœur qui *se laisse toucher*. L'apparition de Pontmain nous dit tout cela.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'APPARITION DE PONTMAIN EST EN RAPPORT AVEC L'ÉTAT DE L'ÉGLISE ET AVEC L'ÉTAT DE LA FRANCE.

Quand les enfants souffrent, une mère ne les abandonne pas; elle pleure, elle soigne, elle console.

Au calvaire, un Fils expire sur une croix : au pied de cette croix une mère est debout, souffrant avec son Fils.

L'Église catholique est dans le deuil, parce que son Chef est humilié, dépouillé, menacé.

L'Église catholique est une mère; les peu-

ples chrétiens sont ses enfants. Parmi les nations, il y en a une qui a mérité le nom de *Fille aînée*.

Lorsque le malheur visite une famille, les enfants plus jeunes ne sentent pas tout le malheur; on les voit se distraire et continuer leur vie ordinaire. Mais la fille aînée a le secret des douleurs de sa Mère ; elle en partage toute l'amertume.

Il y a une France chrétienne et catholique dès les premiers siècles du christianisme : C'est la France des saints, la France des Croisades, la France soldat de Saint-Pierre. Eh bien ! cette France est associée par le cœur, par la souffrance, au Vicaire de Jésus-Christ. Et par-là même, cette France, Fille aînée de l'Église, partage le sort de Pie IX : ses humiliations sont ses humiliations, ses épreuves sont ses épreuves ; mais aussi ses espérances sont ses espérances. Et quand viendra l'heure de la délivrance et du triomphe pour le Pontife, cette heure marquera la délivrance et le triomphe de la Fille aînée. Avec Job, elle dit : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* — « Cette espérance repose dans mon sein. »

Bien plus, elle espère, avec une invincible conviction, qu'à elle, France, reviendra la

mission d'être encore le soldat de Dieu pour le triomphe de la sainte Église. O bénie et providentielle association, qui mêle les larmes dans le même calice et qui mêlera les les voix et les cœurs dans le même *Te Deum!*

Aussi, voyez le mystère de l'apparition de Pontmain : Marie veut consoler le Pontife captif, consoler l'Eglise ; et ce n'est pas à Rome qu'elle se montre, c'est en France. Mais il y a dans sa visite des caractères d'opportunité qui regardent en même temps la France et le Pontife.

Le 17 janvier, la France était au plus bas. La dernière grande bataille avait été donnée le 12, cinq jours avant l'apparition, et cette bataille était perdue. Donc, il y avait toute facilité, pour l'ennemi, de conquérir la France, de la partager, de l'effacer. Marie ne le veut pas. Elle vient dire au vainqueur : « Tu n'iras pas plus loin ! La France vivra : *Mon Fils se laisse toucher.* » Et l'ennemi ne va pas plus loin, et l'espérance rentre dans les cœurs. « Les ennemis seraient à l'entrée du village, dit une femme de Pontmain, que nous n'aurions pas peur ! »

A ce moment là, il y a un an, les ténèbres étaient profondes et le froid avait gagné les cœurs, dans l'état moral de la France. Tout

était frayeur, désolation et découragement. C'est pour cela que Marie apparaît avec un voile noir ; et c'est pour cela qu'elle choisit l'obscurité et le froid rigoureux d'une nuit d'hiver. A l'heure qu'il est, malgré le calme d'une paix incertaine, nous ne sommes guère plus avancés. Mais n'importe ; Marie a paru, elle a indiqué le remède : « Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps. » Ce *peu de temps*, dans le langage prophétique, peut s'étendre à des années. Nous saurons attendre et nous prierons. La prière appellera la miséricorde, et le Cœur du Fils, touché par les prières de sa Mère et par les nôtres, nous rendra, au moment donné, la lumière qui éclaire les âmes et l'amour qui réchauffe les cœurs.

Le jour de l'apparition renferme un enseignement très-significatif : c'est le 17 janvier. Or, dans la distribution des 24 heures du jour, l'Eglise fait comme Dieu au commencement du monde ; le soir est la première partie du jour ; le matin est la seconde : *Et factum est vespere et mane, dies sextus ;* « Et ce fut le soir et le matin, le sixième jour. » C'est logique : les ténèbres ont précédé la lumière. Donc, le 17 janvier, à six heures du soir, lorsque commença l'appari-

tion, l'Église catholique était *dans* la fête de la chaire de Saint-Pierre, à Rome ; les prêtres en avaient déjà récité les vêpres et les matines.... Comprenez-vous, Saint Pontife du Vatican ? Celle que vous avez glorifiée descend sur la terre de France, dans cette partie de la France qui vous a donné vos plus intrépides défenseurs. Elle vient inviter les enfants de la France à unir leurs prières aux siennes et aux vôtres, en ce jour où l'Univers catholique honore et professe la souveraineté de votre Pontificat à Rome : « Mais priez, mes enfants. » Elle aussi, elle priait : « Voilà qu'elle prie avec nous ! » s'écriaient les petits Voyants. Et à cette condition, elle promet que Dieu exaucera, parce que son Fils Jésus-Christ se laisse toucher.

Après ces promesses, apportées du Ciel, avec tant de solennité, non par un ange, mais par la Mère de Dieu, nous dirons à notre tour, avec la femme de Pontmain : « Les ennemis, du dedans et du dehors, seraient-ils à l'entrée de toutes nos maisons... Rome et la France devraient-elles descendre encore plus bas... Nous avons confiance que la Vierge Immaculée délivrera le Pontife, le replacera sur son trône. Et nous avons la confiance que cette gloire est réservée à la

France, qui sera consolée et honorée selon la grandeur de ses douleurs et de ses humiliations. *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* « Les consolations ont réjoui mon cœur en proportion de la multitude de mes douleurs. » (Ps. 93. V. 19.)

L'apparition, tombant *dans* la fête de la Chaire de Saint-Pierre, à Rome, n'est pas la seule indication d'un dessein qui regarde le Successeur de Saint-Pierre. Beaucoup de grâces ont déjà été obtenues à Pontmain. La plus remarquable de toutes est la guérison du jeune Emile, âgé de 11 ans, et cette guérison a été obtenue le 29 juin 1871, jour de la fête de Saint-Pierre. C'était au moment où les prêtres lisaient, dans le monde catholique, l'épître qui raconte la guérison d'un boîteux, par Saint-Pierre, à la porte du Temple. Cette guérison du petit Emile mérite d'être racontée. Nous prenons les détails dans la *Semaine religieuse* de Laval :

Le 29 juin dernier, un enfant de Parigné, diocèse de Rennes, arrivait à Pontmain, en voiture, avec sa mère. Le conducteur le prit dans ses bras et le posa à terre. L'enfant se traînait sur deux béquilles. « Le mal était si grave, dit M. Sourdin, curé de Parigné, que

j'en avais les larmes aux yeux. »

Après avoir prié un instant, sur le lieu de l'apparition, la mère dit à l'enfant : « Allons, Emile, aie confiance dans la bonne Vierge ; essaie de marcher. » L'enfant essaie ; et voilà que les jambes soutiennent le poids du corps, sans béquilles. La mère pousse un cri. Mille cris lui répondent. Les pèlerins présents sur le lieu ont tout vu. Il y en avait plus de trois mille ce jour-là, à Pontmain, et une vingtaine de prêtres. Les larmes étaient dans tous les yeux ; on criait : miracle ! miracle ! L'enfant dépose ses béquilles aux pieds de la Sainte-Vierge. On entonne le *Magnificat*, qui est chanté avec un enthousiasme indicible.

Rentré le soir à Parigné, Emile courut dans les villages de la commune pour se faire voir aux parents et amis. L'émotion, la surprise étaient extrêmes. « Voyez, disait l'enfant en sautant, c'est la bonne Vierge de Pontmain qui m'a guéri ! »

La subite et parfaite guérison s'est maintenue. Un témoin écrit : « Nous avons vu Emile le 4 octobre. Il revenait de l'école avec ses petits camarades. « Vous n'êtes donc plus malade, mon enfant : — Oh non ! répondit-il ; la bonne Vierge de Pontmain m'a guéri. »

Elle en guérira bien d'autres. L'Église et

la France sont malades aussi. La bonne Vierge a entrepris la guérison ; elle l'opérera. Pour cela, il faut la foi et la prière des enfants. Nous y viendrons ; elle nous fera croire et prier.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'APPARITION DE PONTMAIN EST UNE EXCELLENTE MÉTHODE DE PRÉDICATION.

Quand la mine est riche et que la veine est ouverte, il faut suivre la veine et exploiter la mine.

On dit que nous sommes dans un siècle de progrès. Eh bien ! voici une découverte ; il est bon de l'étudier sous toutes les faces et d'en profiter. L'indifférence pour un fait de cette nature serait une grande ingratitude.

L'apparition de Pontmain est une prédication, et cette prédication est un modèle à imiter.

Beaucoup de prêtres visitent Pontmain, conduisant, édifiant, instruisant la foule des pèlerins, en s'édifiant et s'instruisant eux-mêmes à cette école divine. Simple pèlerin comme eux, nous allons dire ce que la réflexion nous a fait trouver dans l'apparition. D'autres trouveront mieux et nous diront

aussi les richesses découvertes par leur piété.

L'apparition du 17 janvier nous indique la marche à suivre et les précautions à prendre pour le succès de l'apostolat.

1° *Il faut choisir l'opportunité de l'heure, du moment, du lieu et de l'auditoire.*

L'heure. — Au moment où la vision se produit, le travail du jour est terminé ; le monde est rentré dans les maisons. Cependant ce n'est pas encore l'heure du sommeil. Tous ces à-propos sont importants.

Le moment, c'est-à-dire la circonstance providentielle. — Les événements sont graves. On entend le canon ; les ennemis avancent, ils sont à quelques kilomètres. On a besoin de consolation. C'est vraiment le *tempus acceptabile* « le temps favorable » pour gagner la confiance.

Le lieu et l'auditoire. — Marie pouvait choisir une grande ville, un auditoire nombreux, distingué selon le monde. Elle ne le fait pas ; ses goûts, ses souvenirs, ses habitudes la portent vers ce qui est humble, vers ce qui est simple. C'est une habileté selon Dieu. Le contraire doit être évité, à moins d'indication bien claire de la volonté de Dieu. Notre-Seigneur a été envoyé aux petits, aux brebis perdues. Saint-François de Sales avait un

attrait pour les petits auditoires. Saint-Vincent de Paul désirait mourir en prêchant aux villageois.

2° *Il faut attirer l'attention.* — Pour être écouté, pour produire un grand effet, il faut attirer l'attention, frapper l'imagination : Saul est terrassé par la lumière et par la voix, sur la route de Damas. Alors sa fierté tombe ; *il rend les armes* et se convertit : « Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? »

Ainsi fait Marie à Pontmain, non-seulement pour captiver son facile auditoire ; mais pour forcer en quelque sorte la foi des absents. Cette suite de prodigieuses manifestations, en l'air, en pleine nuit, sur le témoignage exclusif de six enfants, et cela pendant trois heures... N'y a-t-il pas dans cet ensemble un caractère surhumain qui étonne et captive les plus indifférents, quand ils veulent étudier le fait avec bonne foi. Et comme ce fait défie toute la science et tous les raisonnements, il oblige tout incrédule sincère, sous peine d'être inexcusable devant sa conscience, à dire humblement : *Credo in Deum... in Jesum Christum... Natum de Maria Virgine... Ecclesiam catholicam.* — « Je crois en Dieu... en Jésus-Christ... né de la Vierge Marie... Je

crois l'Église catholique. »

3° *Il faut gagner le Cœur.* — C'est de nécessité pour gagner la volonté ; quand on a le cœur on est maître de tout. On gagne le cœur par la bonté, par les attentions, par la compassion.

Marie s'y prend ainsi à Pontmain : elle sourit constamment, elle prolonge sa visite, elle la rend aimable. Elle console, elle dit que Dieu exaucera bientôt et que son Fils se laisse toucher. Aussi tous les cœurs étaient émus, les larmes coulaient, la crainte faisait place à la confiance.

Un moyen de gagner les cœurs, et surtout les cœurs des hommes dévoués à leur pays, c'est de s'intéresser sincèrement aux malheurs publics. Ce sentiment est chrétien ; il est selon Dieu qui a fait les peuples, qui les aime, qui veut leur conservation. Or, Marie aime la France et elle le fait voir. Ce voile noir au moment du deuil national, ces démonstrations d'assentiment et de joie pendant le chant du cantique à Notre-Dame d'Espérance.... voilà des preuves de l'intérêt, de la compassion qu'elle porte à la France. Par-là même aussi elle gagne les cœurs des enfants de la France.

4° *Il faut instruire.* — L'apparition est pleine

de doctrine. Marie se donne pour une Reine, pour une Mère. Elle affirme l'existence de Dieu, sa providence ; elle affirme la divinité de Jésus-Christ son Fils, qui est le souverain Maître des nations, puisqu'il faut le toucher pour obtenir grâce ; et elle affirme son humanité et son office de victime volontaire par sa mort sur la croix.

L'apparition révèle la puissance de la prière : c'est le moyen indiqué pour que Dieu exauce.

Il n'y a rien à perdre dans la conduite de Marie pendant ces trois heures. Ainsi, on voit avec quelle attention elle écoute chaque prière, chaque parole. On dirait quelle obéit à la prière comme le télégraphe obéit à la main qui le conduit. C'est bien la réalisation de la parole divine : *Fiat tibi sicut petisti.* « Qu'il vous soit fait comme vous avez demandé. »

Encore une leçon dans cette prodigieuse prédication qui s'adresse à l'Eglise, à la France, aux prêtres, au peuple : La Mère de Jésus donne une attention particulière aux enfants. C'est encore là une de ses habitudes. Profitons de la leçon.

Il y a plusieurs motifs de donner dans les sermons une part aux enfants : ils sont une partie, et souvent la plus nombreuse de l'auditoire ; or, à table, le père de famille ne doit

oublier personne. Le prêtre est le père; pourquoi refuserait-il, dans son instruction, leur part de nourriture aux âmes des enfants qui sont sous ses yeux? Ce serait mériter le reproche adressé par l'Esprit Saint : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* — « Les enfants ont demandé du pain et il ne s'est trouvé personne pour leur en donner. » — Si l'on adresse la parole aux enfants, d'une manière aimable, comme a fait Marie, et en se mettant à leur portée, ils deviennent tout de suite attentifs; mais s'il n'y a rien pour eux dans ce qui est dit, ils s'ennuient ou s'amusent, ils ne sont plus contenus que par l'œil et la menace. Tout cela est plus que fâcheux. On peut renouveler une paroisse, on pourrait renouveler un pays, en s'occupant des enfants, mais comme il convient. — L'attention et les soins donnés aux enfants flattent les parents. Volontiers aussi ils accepteront de la bouche de leurs enfants les bonnes choses que ceux-ci ont entendues.

Les saints connaissaient ce secret. Saint François de Sales, saint François Xavier, donnaient une grande importance à l'instruction des enfants, en public, devant les parents. La Salette, Lourdes et Pontmain nous disent assez les prédilections de Marie

pour les enfants et le parti que l'on peut tirer de leur petit ministère, même pour le bien de la France et de l'Eglise.

Les circonstances politiques donnent en ce moment une actualité providentielle à ces observations. On dirait que l'apparition a eu lieu en prévision des dangers qui menaçaient l'enfance et la jeunesse, en France. La conjuration la plus astucieuse; la plus formidable que l'on ait jamais vue, s'organise en ce moment, en France, en Europe, pour s'emparer des enfants et les soustraire à l'influence chrétienne de la famille et du prêtre. Un discours tristement célèbre vient de donner le signal de l'attaque. Selon le programme révolutionnaire, les enfants de la France seraient traités en esclaves et forcés, malgré leurs parents, d'aller dans des écoles, où il y aurait défense de parler de Dieu, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, défense de prier. Mais là, il serait permis de parler contre Dieu, contre l'Eglise, contre les prêtres, comme vient de faire un des principaux chefs.

Marie vient nous avertir; à nous de comprendre. Elle s'adresse aux enfants : « Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. »

Elle dit cela à six enfants, de deux, six,

neuf, dix, onze et douze ans. Donc, si les enfants de cet âge prient, selon leur portée, Dieu exaucera en peu de temps. Jésus-Christ, Fils de Marie, se laisse toucher par ces prières. Donc, les familles, les paroisses, la France, l'Eglise, peuvent être préservées, relevées, par les prières des enfants. Pères, mères, maîtres et maîtresses, prêtres... comprenons. Tout dépend de nous. Les enfants prieront si nous leur apprenons à prier, si nous leur faisons aimer la prière en leur faisant connaître et aimer Dieu, Jésus-Christ, la sainte Vierge, l'Eglise. Donc, le salut est entre nos mains. Marie vient nous indiquer le remède; il est aimable, il est facile, mais il est indispensable. C'est la prière et particulièrement la prière des enfants. Mais le temps presse... Faisons prier les enfants ! Ils sont particulièrement menacés. Comme à Pontmain, faisons prier les enfants de deux à douze ans. A deux ans, ils peuvent, comme la petite Augustine, lever leurs innocentes mains et dire : Jésus! Jésus! C'est une prière, c'est une puissance. A six ans, le petit Eugène priait; il a reçu le bon Dieu avant de mourir. Les quatre autres, de neuf à douze ans, ont communié : On les voit souvent à la sainte Table. Des communions d'enfants,

c'est ce qu'il nous faut. Pierre l'Hermite, parcourait la France pour la délivrance du saint Sépulcre. En ce moment-ci, il s'agit de quelque chose de plus sacré : il s'agit des âmes des enfants et du salut de la France.

5° *Il faut convertir.* — Plaire, instruire, édifier, c'est beaucoup ; c'est une préparation nécessaire ; mais ordinairement cela ne suffit pas pour les âmes qui ne sont pas dans la grâce : le coup essentiel, c'est la conversion. Donc, après les préliminaires obligés, c'est-à-dire après avoir obtenu l'attention, excité la bienveillance, produit la conviction, incliné le cœur vers Dieu par la prière, il faut frapper le coup décisif du retour à la grâce par le repentir. Or, ce coup décisif demande un ébranlement profond dans la volonté, et cet ébranlement est le fruit de la crainte, selon cette parole : *Initium sapientiæ timor domini.* « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse » et par là même du retour à Dieu.

Cette crainte est produite par la considération des *fins dernières.* Il n'y a pas d'obstination qui tienne devant ces terribles vérités : la mort qui est toujours prochaine, — le jugement final, qui est inexorable, — l'enfer et son éternité. De là l'utilité, disons

mieux, la nécessité des missions pendant lesquelles on peut traiter ces grands sujets avec suite et vigueur. Une mission de quinze jours, bien conduite, convertira plus d'âmes que n'en aurait converti un bon prêtre pendant de longues années, par des instructions ordinaires. La mission c'est la règle, c'est le moyen propre, pour opérer la conversion. Heureux les curés qui peuvent procurer souvent cette faveur à leurs paroisses! Saint Liguori dit que la mission peut être renouvelée avec fruit après trois ans.

La crainte, l'émotion profonde qui remue le cœur et qui subjugue la volonté, ne vient pas seulement de la méditation des fins dernières, elle vient aussi de la considération des souffrances de Jésus-Christ, selon les paroles qu'il adressa lui-même aux femmes de Jérusalem en montant au Calvaire : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* ! « Si le bois vert est ainsi traité, que ne fera-t-on pas au bois sec ! »

C'est à ce moyen qu'a recours Marie. Il ne lui appartient pas de parler de justice et de châtiment, mais il lui est permis de parler des douleurs de son Fils et des siennes. Elle présente aux enfants, et par eux elle présente à l'assistance, une croix rouge, un Christ san-

glant, et cette inscription couleur de sang: JÉSUS-CHRIST. L'expression de douleur qui se peignait sur sa figure pendant qu'elle montrait la croix, achevait de toucher les cœurs. Aussi, les larmes coulaient et l'émotion était profonde.

En effet, a-t-on jamais rien vu de plus attendrissant, a-t-on jamais entendu parler de spectacle plus lamentable, que ce qui se passait à Pontmain dans la nuit du 17 janrvie ? C'est une mère : elle tient en ses mains l'instrument du supplice sur lequel est mort son fils, et cet instrument est une croix, et ce Fils était Dieu et mourait pour les hommes; et sa Mère était debout au pied de cette croix, adoptant pour ses enfants ces mêmes hommes qui étaient les bourreaux de son Fils. Et ce quelle a vu, il y a dix-huit siècles, un vendredi, elle vient le rappeler pour toucher nos cœurs et nous forcer à aimer ce Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur. Comme les bourreaux du Calvaire, frappons-nous la poitrine et disons avec eux : Celui-là est vraiment le Fils de Dieu ! Et ajoutons à Pontmain : Celle-là est vraiment notre Mère !

6° *Il faut consoler, relever; — raffermir la volonté; — prouver la conversion par les œuvres.*

Les choses terribles. les émotions violentes,

ne peuvent pas être longues; la faiblesse humaine n'y tiendrait pas. La passion de Notre-Seigneur n'a pas duré vingt-quatre heures.

Après avoir terrassé la volonté et changé le cœur par la crainte et la douleur, il faut consoler, relever par la confiance en la miséricorde, et par la joie du pardon.

C'est ce que fait Marie à Pontmain. La scène de l'exposition de la croix avait été saisissante. On était comme accablé par ce que voyaient et disaient les enfants. L'effet était produit, on prenait au sérieux ces souvenirs douloureux de la mort du Fils de Dieu sur une croix et la part que sa très-sainte Mère y avait prise. Marie était contente de cet acte de foi et de compassion.

L'*Ave maris stella* suivit le chant du cantique *Mon doux Jésus*, etc. L'*Ave maris stella* est un cri de confiance dans la détresse, c'est le matelot saluant l'étoile qui se montre au ciel après la tempête. Marie semble répondre à ce sentiment : La croix rouge disparaît, les mains s'abaissent et le sourire se montre de nouveau sur la céleste figure de la belle Dame. Deux petites croix blanches paraissent, une sur chaque épaule. C'est la profession de foi, sans respect humain. C'est aussi

la pratique des œuvres qui sont comme un fardeau placé sur les épaules. Mais l'onction de la grâce, figurée par les bougies allumées, rend le fardeau léger.

Dans une mission, dans une prédication, après avoir excité la crainte et la contrition, il faut en venir à l'accomplissement des devoirs. Mais ces devoirs doivent être proportionnés à la faiblesse. On excite la générosité par des motifs d'amour de Dieu et par la joie d'une bonne conscience.

7° *Il faut montrer le Ciel et l'éternelle récompense.*

In omnibus respice finem. — « En toute chose regardez la fin. » La fin de la vie qui passe, c'est le commencement de l'éternité qui ne passe pas. Donc, le grand point, pour l'homme, c'est d'éviter un malheur éternel et de s'assurer une éternité bienheureuse.

La pensée du Ciel donne de la force pour faire des sacrifices. « Mon fils, regarde le Ciel ! » criait la mère du jeune Symphorien quand on le conduisait au martyre. La perspective du Ciel soutient la patience des malades ; elle met le sourire aux lèvres des agonisants. « Jamais je n'aurais cru qu'il fût

si doux de mourir, » disait l'illustre et pieux Suarez dans ses derniers moments.

Le prédicateur doit donc montrer le Ciel comme étant le terme des souffrances et le salaire du travail. C'est par cette considération qu'il fera accepter de bon cœur ce que la vertu a de pénible.

A Pontmain, Marie termine l'apparition par un spectacle qui est une image de la fin de la vie et un commencement de la vision du Ciel. C'était pendant qu'on faisait la prière du soir, en plein air, devant la grange. Le voile blanc, ou plutôt le linceul, enveloppe successivement et peu à peu, les pieds et les mains, puis monte au cœur, monte à la figure... la couronne et la brillante étoile sont les derniers signes qui disparaissent. La leçon était donnée : aux enfants, aux assistants, à la France. Marie remontait au Ciel.

TROISIÈME PARTIE.

LES FRUITS DE L'APPARITION.

Il est dit de Notre-Seigneur : *Pertransivit benefaciendo*; « Il a passé en faisant le bien. » Il est dit encore : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei;* « La douceur et l'humanité du Sauveur notre Dieu nous est apparue. » Ces caractères nous semblent convenir à une apparition de Marie sur la terre et particulièrement à son apparition du 17 janvier, à Pontmain.

Saint Bernard dit que pour annoncer aux hommes la venue et l'incarnation de son Fils, Dieu choisit un envoyé de la plus haute excellence, l'Archange-Gabriel, nom qui signifie la *force de Dieu*. Donc, quand Notre-Seigneur permet que sa très-sainte Mère apparaisse sur la terre, non à une personne dans le secret d'un cloître, mais en présence de toute une paroisse, avec un appareil étonnant et avec une telle solennité de démonstrations, on est porté à croire que dans

un semblable événement est caché un grand dessein de miséricorde.

Nous ne prétendons pas sonder les raisons de Dieu ; nous ne voulons pas annoncer les fruits qui sortiront de ce fait ; mais il nous est permis de dire les fruits que l'apparition produit chaque jour, à Pontmain et au loin. Nous ne parlerons que de ce qui est connu et constaté par tous ceux qui sont au courant du pèlerinage. Cette exposition se réduit à quatre points particuliers : la conduite des enfants ; — l'accroissement de la piété occasionné par l'apparition ; — les actes de générosité pour élever un monument ; — les grâces obtenues.

CHAPITRE PREMIER.

LA CONDUITE DES ENFANTS.

Prêchant à Pontmain, quelques semaines après le grand événement, nous disions aux chers petits enfants qui ont vu : « Mes enfants, soyez toujours innocents, pieux et humbles. » Ils le sont. Puisque ces privilégiés de Marie sont tous les jours l'objet de la religieuse curiosité des pèlerins, on peut, sans indiscrétion et sans danger pour leur vertu, donner quelques détails sur leur conduite.

Ils savent qu'ils doivent le bon exemple, et ils le donnent. On peut dire d'eux : ils sont pieux, ils sont reconnaissants, ils sont fidèles gardiens du souvenir de l'apparition.

Ils sont pieux. — Ils l'étaient avant l'apparition. Le chemin de la croix était pour eux une pratique fréquente, même pour le petit Eugène, âgé de six ans et demi. Le mot qui est sorti de la bouche de la petite Augustine en élevant ses mains vers l'apparition, a été : Jésus ! le Jésus ! Le chapelet, la sainte messe, sont pour ces enfants des exercices de tous les jours.

Le plus jeune des garçons, celui qui n'avait pas six ans et demi, est mort le 4 mai. Sa piété, son intelligence lui ont obtenu la grâce de faire sa première communion quelques heures avant de mourir. C'est lui-même qui a fait avancer l'heure, comme s'il avait craint d'être empêché par la mort. « Eugène, on t'apportera le bon Dieu à cinq heures. — Oh ! non, pas à cinq heures, mais à deux heures. — Tu sais que Monsieur le curé est bien occupé à ce moment-là. — Je vous dis qu'il faut qu'on vienne à deux heures. » On a fait selon son désir. Le même jour, à minuit, il partait pour le Ciel.

Ce pieux enfant avait édifié tout le monde,

pendant sa maladie. Deux jours avant sa mort, entendant sonner la messe, il dit à son grand-père, qui ne pouvait s'éloigner de cet enfant : « Je ne puis pas aller à la messe, mais vous pouvez y aller. » Depuis ce moment, le grand-père obéit tous les jours à la recommandation de son petit-fils. Quelques heures seulement avant d'expirer, il dit à sa grand-mère : « Dites-moi : Marie conçue sans péché, Saint-Joseph, priez pour nous. »

Après avoir rendu le dernier soupir, la figure du petit Eugène avait quelque chose d'angélique. Tous les enfants de l'école sont venus jeter de l'eau bénite sur le *petit saint*. Son enterrement a été comme un triomphe. Les enfants, les habitants du bourg y assistaient. Les quatre *qui ont vu* étaient auprès du cercueil, portant des flambeaux. Lorsque le corps fut descendu, la petite Augustine, âgée de deux ans et demi, *qui*, *elle aussi*, *a vu*, s'approcha de la fosse et laissa tomber une couronne de fleurs blanches. Tout le monde était attendri... « Cher petit Eugène, vous veniez tous les jours vous chauffer auprès de moi, au presbytère. Vous me disiez comment était la *belle Dame*. Vous l'avez trouvée si belle que vous avez voulu la voir pour toujours. N'oubliez pas que vous m'avez

promis de prier pour moi. J'ai voulu voir votre tombe ; Joseph m'a conduit au cimetière. Nous avons prié ensemble devant la belle pierre qui représente l'apparition. Vous êtes à genoux, les mains jointes, devant la Sainte-Vierge, entourée du beau cercle auquel sont attachées les quatre bougies. J'ai demandé à Joseph si c'était bien ainsi que la Sainte-Vierge s'était montrée. « Oui, m'a-t-il répondu, c'est bien représenté. » En quittant votre tombe, Joseph m'a conduit sur celle de son père et il s'est mis à pleurer. Dites à ce bon père qui est sans doute au Ciel avec vous, dites-lui que le pèlerinage de Pontmain fait beaucoup de bien... que le monde vient de loin prier devant la grange où il travaillait avec ses deux enfants, le 17 janvier... »

Joseph nous disait plus tard : « Il y a bien du changement dans notre maison. Depuis que mon père est mort, nous souffrons beaucoup de son absence. Mais espérons que nous nous reverrons tous dans la maison qui nous attend là-haut. »

Ils sont reconnaissants. — Tous les jours, à une heure convenue, ils vont à l'église, remercier la très-sainte Vierge de la faveur incomparable qu'elle leur a faite de se montrer à eux. Le souvenir de l'apparition ne les

quitte pas. Ils sentent qu'ils appartiennent à Notre-Dame de Pontmain. Continuellement ils sont importunés par les visites, par les questions des pèlerins; c'est parfois ennuyeux et fatigant. Cependant, ils s'y prêtent avec complaisance, pour l'honneur de Marie.

La reconnaissance des petits Voyants est désintéressée. Souvent on leur offre de l'argent; ils le refusent : « Donnez-le à M. le curé ou aux sœurs, pour la chapelle, » disent-ils. Un jour, des dames voient dans un champ les deux frères, Eugène et Joseph. Elles les appellent. Puis, après avoir causé un instant avec eux, elles leur offrent de l'argent. « Madame, nous n'acceptons pas d'argent. » La dame fait des instances et tend la main. Alors, les deux frères retournent à leur travail en protestant qu'ils ne veulent rien. La personne pose l'argent sur du bois qui était sur le bord du chemin, et elle s'éloigne en invitant les enfants à prendre ce qui leur est donné. Mais voyant que ses instances sont inutiles, l'importune bienfaitrice retourne prendre ce qu'elle a déposé.

Ils sont fidèles gardiens du souvenir de l'apparition. — Ils le sont avec une obstination jalouse de ne rien changer, de ne rien ajouter.

Nous l'avons déjà dit, les enfants nous ont fait observer, après notre instruction à l'église, que nous avions changé un mot aux paroles de l'apparition. « Vous avez dit : Dieu vous exaucera dans peu de temps... Il n'y avait pas *dans*, mais *en* peu de temps. »

Une autre fois, ils nous disaient, en nous montrant la statue qui est dans le jardin au-dessus duquel ils avaient vu la Sainte-Vierge : « Voyez, mon Père, on n'a pas fait comme nous avons dit. On voit un peu l'oreille ; dans l'apparition, on ne voyait pas les oreilles, elles étaient cachées par le voile. — On a mis du rouge sur la figure ; il n'y en avait pas, la figure était toute blanche. — On a mis un petit ourlet à la robe, au tour du cou ; il n'y avait rien, c'était tout uni et la robe montait jusqu'au cou. — On représente les mains presque droites, devant les épaules, pendant le cantique de l'Espérance ; elles étaient davantage penchées en arrière. »

Cette scrupuleuse et invariable exigence des enfants, sur les moindres détails, est à remarquer. On voit leur parfaite assurance dans ce qu'ils ont vu et leur respect pour conserver intact le dépôt sacré de la vision.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ACCROISSEMENT DE LA PIÉTÉ A LA SUITE DE L'APPARITION.

Pontmain était une bonne paroisse. Mais l'apparition a singulièrement accru la piété dans cette religieuse population. Il faut en avoir été témoin pour le comprendre. Nous avons été profondément édifié pendant les quelques jours passés à Pontmain au mois de février et une seconde fois au mois de juillet (1). Nulle part nous n'avons vu plus de ferveur à prier, plus d'entrain à chanter, une tenue plus convenable de la part des hommes et des jeunes gens, comme chez les femmes. L'église est pleine pour la messe, pour les vêpres, et même pendant la semaine, pour les exercices du Carême et du Mois de Marie.

Ce sentiment religieux vient de la foi à l'ap-

(1) Apprenant que nous faisions un petit travail sur le pèlerinage, le bon M. le curé, dans une lettre du 19 novembre dernier, voulait bien nous dire : « Combien j'ai été heureux de recevoir votre lettre ! Jamais je n'oublierai les paroles que vous avez adressées à nos fidèles, et eux aussi s'en souviennent toujours.

» Vous êtes le premier qui avez publié les louanges de Marie, son apparition et les merveilles qui y sont comprises. Vous n'abandonnez pas cet apostolat. Oui, Pontmain et Notre-Dame du Sacré-Cœur se donnent la main. »

parition. Personne n'est incrédule ; personne n'est indifférent à l'inexprimable faveur dont cette petite paroisse a été l'objet. On sent qu'on doit beaucoup et à la Sainte-Vierge, parce qu'on a beaucoup reçu, et au public, parce que ce privilége oblige.

Pendant que nous étions à Pontmain, un pauvre homme mourut. L'enterrement eut lieu le dimanche. Jamais nous n'avons vu, à la campagne, plus belle et plus religieuse assistance. La population du bourg et des hameaux était là : hommes, femmes, enfants, marchant sur deux rangs, dans l'ordre le plus parfait, le chapelet à la main, pour accompagner le corps à l'église et au cimetière. Et cette touchante démonstration de foi et de charité avait lieu sans convocation et dans un cas très-ordinaire.

Le mouvement de piété se maintient et va grandissant avec le pèlerinage. Ainsi, on écrivait, le 4 novembre dernier : « Le jour de la Toussaint, Pontmain présentait le spectacle le plus édifiant : presque toutes les personnes de la paroisse, hommes et femmes, se sont approchés de la sainte Table. »

Il ne peut pas en être autrement. Ce lieu béni attire tous les jours une foule de fidèles : c'est une mission en permanence. On part dès

la veille, quand la distance est grande, et on voyage la nuit. Le long de la route, on prie, on chante. Les curés sont avec les paroissiens. Quand les pèlerins approchent de Pontmain, les plus avancés font halte pour attendre ceux que la fatigue a mis en retard, les rangs se reforment et la procession entre solennellement, bannière déployée. La première station est devant la grange. Là, les prières deviennent plus ferventes, les chants plus animés... le cœur est plein des souvenirs du 17 janvier. « C'est là qu'étaient les enfants... On la voyait sur cette maison... Mon Dieu, si Elle allait encore paraître !... Oui, bonne Vierge, nous prions et Dieu nous exaucera, et votre Fils se laisse toucher. » De la grange, la procession se dirige vers le jardin ; la foule se presse sur l'emplacement qui entoure la statue. De nouveaux chants se font entendre, des prières publiques sont récitées, souvent aussi une prédication est adressée à la multitude qui remplit le champ, le chemin et une partie du cimetière. Enfin, la procession se rend à l'église, qui ne peut recevoir tout le monde ; un grand nombre de pèlerins restent dehors, autour de l'église, par tous les temps. Et cependant, ces pieux fidèles, venus de loin, sont encore

à jeun ; il leur semble que le pèlerinage ne serait pas complet, s'ils ne recevaient pas, dans l'église de Pontmain, ce Jésus-Christ qui *se laisse toucher*. Les messes se succèdent, depuis le grand matin, jusqu'à midi, à tous les autels. Voilà ce que nous avons vu, voilà ce qui se répète très-fréquemment. Qui peut dire les émotions profondes, les résolutions généreuses, l'accroissement de foi, les conversions et autres grâces, les récits pieux, fruits du pèlerinage !

De temps en temps, des circonstances frappantes viennent aviver encore ce mouvement chrétien, comme le fait qui s'est passé sur la fin du mois de mai. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le récit de la *Semaine religieuse* de Laval, extrait d'une lettre adressée à Mgr l'évêque de ce diocèse :

« Monseigneur,

» Permettez-moi de vous rendre compte d'un voyage que la paroisse de*** vient de faire à Notre-Dame de Pontmain.

» Depuis longtemps, plusieurs de mes paroissiens me demandaient de vouloir bien les accompagner à Pontmain. Dimanche dernier, j'annonçai que je me rendais à leur désir, et que j'irais dire la sainte messe à

Notre-Dame de Pontmain le dernier jour du mois de mai. Au jour indiqué, je fus grandement étonné de voir, dès 5 heures du matin, le bourg tout rempli de voitures disposées à entreprendre le voyage. En voyant cette affluence, je regrettais, Monseigneur, de ne pas avoir demandé l'agrément de Votre Grandeur pour entreprendre un pèlerinage qui prenait de telles proportions. Mais il n'y avait plus à reculer.

» 90 voitures ont transporté à Pontmain de cinq à six cents personnes, presque toutes à jeun. L'église n'a pu toutes les contenir et plusieurs sont restées en dehors. Les hommes seuls remplissaient le chœur et les deux chapelles. Pendant la messe, on n'a pas cessé de chanter des cantiques appropriés à la circonstance : plus de 100 personnes ont fait la sainte communion. Sur la demande des assistants, on a fait, pour la construction de la future chapelle, une quête qui a produit 88 fr., outre beaucoup d'offrandes qui ont été déposées sur les autels ou dans les troncs.

» Après la célébration de la sainte messe, M. le curé de Pontmain, ému à la vue de cette multitude de fidèles et touché de leur pieuse attitude, les a félicités de leur dévotion à la

très-sainte Vierge et les a engagés à y demeurer toujours fidèles.

» Ensuite, chacun a pu songer à prendre la nourriture qu'il avait apportée. Une heure après, tout le monde se réunissait sur la place et écoutait les explications données par M. le curé de Pontmain sur l'apparition de la sainte Vierge ; puis, on est rentré à l'église où on a chanté l'*Ave, Maris stella* et récité le chapelet et le *Sub tuum*, et à midi a commencé le retour qui s'est effectué avec ensemble et sans le moindre accident. Ce jour-là, Monseigneur, mes bons paroissiens étaient si heureux, qu'ils ont pu, malgré la longueur de la route et l'excessive chaleur, passer devant tous les cabarets sans y entrer. A quatre heures, nous arrivions dans notre paroisse, tous joyeux et heureux de notre voyage.

» Toutefois, Monseigneur, cette joie a été tempérée le soir même par une mort déplorable. Le matin, en voyant partir un si grand nombre de personnes, un homme se moquait de leur dévotion et disait en ricanant « que toutes n'allaient pas s'en revenir dans le jour, » voulant faire comprendre qu'un grand nombre allaient pour le plaisir de la boisson. Hélas ! c'était lui-même qui ne devait pas rentrer vivant le soir dans sa maison. Faisant

valoir un moulin, il conduisait une voiture ce jour-là. Le soir, le cheval seul ramenait la voiture et dedans un cadavre. Le malheureux avait été frappé d'apoplexie pendant la route et était mort sans aucune assistance. Il a été démontré qu'il n'était pas mort ivre, et aujourd'hui a eu lieu sa sépulture. Cet homme était âgé de 32 ans et père de cinq petits enfants.

» Tout le monde ici pense qu'il y a punition et le dit hautement.

» N..., *curé de ****. »

Cet homme *ricanait*. Le ricanement, le mépris, le ridicule sur les choses saintes, est une maladie morale particulière à la France. A leur tour, les étrangers, surtout les Arabes d'Afrique, méprisent avec raison cette impiété qui ne respecte rien. On sait que Voltaire, l'inventeur de ce genre, répandait sa bave jusque sur la gloire et sur la sainteté de Jeanne d'Arc.

La punition de l'insulteur du pèlerinage est une leçon. Déjà, pendant l'apparition, Marie avait fait comprendre l'inconvenance des rires, des plaisanteries de quelques personnes présentes ; cette conduite peu respectueuse semblait l'attrister. Elle ne souriait plus et sa figure devenait douloureusement

sérieuse. « Voilà qu'elle tombe encore dans la tristesse, » disaient les enfants.

Outre les pèlerinages des paroisses, par des processions, il y a des pèlerinages privés, par des personnes de tout rang, venant de toutes les parties de la France et des pays étrangers. Nous avons causé avec un homme qui nous a dit habiter l'Algérie. Il interrogeait les enfants avec une extrême curiosité... « C'est que, voyez-vous, nous dit-il, à mon retour dans l'intérieur de l'Algérie, tout le monde viendra me questionner sur l'apparition. »

Un jour, est arrivé à Pontmain le général de Charette, avec un nombreux détachement de zouaves. Ce n'est pas le pèlerinage qui a le moins édifié. Ces illustres enfants de la Bretagne ont prié et chanté dans l'église de Pontmain avec cette piété franche qu'on a admirée tant de fois à Rome. On peut croire que sur eux sera descendue une de ces bénédictions qui, à un moment donné, peuvent sauver une nation et relever un trône. Marie n'est-elle pas forte comme une armée ?

TROISIÈME CHAPITRE.

ACTES DE GÉNÉROSITÉ POUR LA CHAPELLE.

Marie a beaucoup donné à Pontmain. Cette

faveur accordée à ce petit pays, de préférence à tous les lieux du monde, est une dette. La visite de la belle Dame oblige, Pontmain d'abord, la France ensuite. Aussi la reconnaissance devient-elle un besoin : on reconnaît le bienfait et on voudrait remercier.

A la Salette, une magnifique église rappelle le grand événement du 19 septembre 1846. A Lourdes, la sainte Vierge a demandé elle-même qu'une chapelle lui fût élevée sur le lieu où elle s'est fait voir dix-huit fois, en 1858. Les habitants de Pontmain, les pèlerins que la piété amène dans cette paroisse, tous désirent qu'un monument rappelle l'apparition du 17 janvier

Le propriétaire du champ, monsieur Morin, a compris l'honneur qui lui a été fait. Aussi, par une de ces paroles chrétiennes qui ne périssent pas, a-t-il dit, en apprenant la mémorable vision : « La sainte Vierge a *volé mon champ*, il ne m'appartient plus. Je le donne et je donnerai les pierres et le bois ! » Heureux propriétaire qui savez comprendre et vouloir ! Mais vous ne savez pas les richesses cachées dans ce champ béni. Si vous pouviez compter les larmes de joie, de repentir, de reconnaissance qui seront répandues sur cette terre ! Si vous pouviez compter les

prières qui seront faites, les chants que l'on entendra, les émotions que l'on éprouvera... Vous en mourriez de bonheur. Mais vivez, vous et les vôtres, pour en être témoins.

L'emplacement est donc trouvé, il est donné pour *Notre-Dame de Pontmain.* Les dons viendront de la part du pauvre et du riche, et déjà ils arrivent tous les jours. Nous allons dire quelques-uns, entre tant d'autres, des actes de charité qui ont été rendus publics par la *Semaine Religieuse de Laval.*

3 juillet. — Une quête a produit la somme de 400 fr. M. le curé de la cathédrale avait déjà remis, en son nom personnel, à M. le curé de Pontmain, la somme de 100 fr.

20 août. — M. et Mme Boissant, de la Logerie, et la famille Dodard-Desloges, de Fougerolles, ont offert un don de 1,000 fr., pour aider à la construction d'une chapelle à Pontmain.

30 août. — Une pieuse demoiselle de Coutances a fait don à la sainte Vierge d'un magnifique cœur en vermeil.

16 septembre. — M. le chanoine Rivière a déposé entre les mains de M. le curé la somme de 200 fr., pour la construction de la future chapelle. Un anonyme a versé la même somme pour la même intention.

25 octobre. — Une personne fait remettre 100 fr. pour contribuer à l'achat d'une statue de saint Joseph, qui sera placée dans la future église. Offrande d'un beau calice en vermeil.

21 octobre. — On a trouvé dans un des troncs de l'église un billet de 500 fr.

4 novembre. — Les dons sont toujours abondants. Beaucoup de personnes sacrifient à leur piété envers Marie les bijoux les plus précieux, entr'autres un bracelet d'une valeur de 1,000 fr. (1).

La sainte Vierge aura donc un beau sanctuaire à Pontmain, comme à la Salette, comme à Lourdes, comme à Issoudun. Laissons-la faire, cette divine voyageuse ; elle dresse ses tentes, sans bruit, et elle prépare les voies. Elle a les secrets d'en haut. *L'homme ennemi*, — *inimicus homo*, ne se doute pas de son habileté et de sa puissance. Tout cela, dit-on, est affaire de dévotion... C'est vrai, mais la conduite de Judith était aussi affaire de dévotion... Et Béthulie fut délivrée, et les Assyriens prirent la fuite. Quand viendra le jour, Rome connaîtra ce

(1) Tous ces détails sont extraits de la *Semaine Religieuse de Laval.*

que peut la Vierge immaculée glorifiée par Pie IX.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES GRACES OBTENUES.

C'est le secret de Dieu. Quand une source d'eau bienfaisante est découverte, qui peut dire tout le bien qu'elle fera? Et, dans l'ordre surnaturel, les bénédictions, quand la source en est ouverte, dépassent tous les calculs et toutes les prévisions. Les malades qui vont aux eaux n'obtiennent pas tous un bénéfice pour leur santé; mais tous les pèlerins que la foi conduit aux sanctuaires suscités par Marie, peuvent tous avoir la plus entière confiance que leur prière est écoutée et qu'elle portera son fruit, tout de suite ou plus tard, *pro meliori modo*, pour leur plus grand bien.

Après une année, ce n'est plus par mille qu'il faut compter les pèlerins qui ont visité Pontmain, mais c'est par centaines de mille. Déjà, on ferait de gros livres en racontant les grâces obtenues: grâces de conversion (ce sont les plus importantes), — grâces de sanctification, de lumière sur la vocation, de raffermissement dans la vertu, — grâces de

consolation dans le malheur, d'assistance dans les affaires, de soulagement et de guérison dans les maladies... Nous ne rapporterons qu'un seul exemple : il est cité dans la *Semaine Religieuse de Laval*, nº du 14 octobre 1871.

« Sœur Léonie Pigeon, religieuse de la charité d'Evron, fut atteinte, au mois d'août 1867, d'une affection au larynx qui, en moins de quinze jours, la priva complètement de la voix. Elle consulta différents médecins, essaya de tous les remèdes, mais en vain.

» Le 14 septembre dernier, elle fut envoyée au pensionnat de Saint-Etienne, à Laval. Mme la supérieure de cet établissement profitant des quelques jours qui restaient avant la rentrée des classes, organisa un pèlerinage à Pontmain. Sœur Léonie s'y rendit par Fougères et y arriva le 28 septembre, à 7 heures 1/2 du matin. Elle assista aux messes qui se succédèrent à l'église, en attendant ses compagnes, qui, parties de Laval à 3 heures du matin, avec M. l'abbé Guillier, leur aumônier, n'arrivèrent à Pontmain qu'à dix heures. Elles constatèrent que leur chère sœur n'était pas guérie.

» La paroisse du Loroux, du diocèse de Nantes, était venue ce jour-là en pèlerinage.

Après la grand'messe, la procession ordinaire s'organisa, et se dirigea vers la grange de Barbedette, puis vers le champ de l'Apparition. Toutes les Sœurs, au nombre de seize, y prirent part. Aux pieds de la statue de la sainte Vierge, on entonna l'*Ave maris stella*... Sœur Léonie priait, et jetant un regard suppliant vers Marie, murmurait : Oh ! si je pouvais chanter !... Elle essaya dès la première strophe... Vains efforts : elle ne put que prononcer tout bas les paroles de l'hymne. A la seconde strophe, elle essaya de nouveau : il lui sembla que quelque notes bien faibles encore, sortaient, pour la première fois, depuis quatre ans, de son gosier. A la troisième strophe, sa voix sort librement et se fait entendre.

» Saisie d'une émotion profonde, elle se tourne tout en larmes vers une de ses compagnes et lui dit : Ma sœur ! je chante !... Et, d'une voix pure et claire, elle chante en effet la quatrième strophe : *Monstra te esse matrem*...

» Plus de doute, Notre-Dame d'Espérance a entendu et exaucé ses prières. Elle se lève, s'en va auprès de sa bonne Supérieure, lui prend la main et d'une voix que la joie et l'émotion font trembler : Ma sœur, lui dit-elle, je chante... Et elle pleurait à chaudes

larmes... Priez, continuez de prier, lui dit Sœur Clémence... Mais sœur Léonie, heureuse d'avoir recouvré sa voix si longtemps perdue, et craignant de la perdre encore, chanta jusqu'à la fin de l'hymne. L'instruction qui suivit lui parut longue, et ce fut avec une joie nouvelle qu'elle s'entendit répondre aux cinq *Pater* et *Ave* récités par M. le curé.

» M. l'Aumônier assistait à cette scène touchante. Il avait bien vu le visage baigné de larmes de sœur Léonie ; mais il attribuait cette émotion à la ferveur de ses prières. Après l'instruction, une des sœurs qui était près de lui, lui dit : M. l'Aumônier, sœur Léonie chante. — L'avez-vous entendue ? — Non, on me l'a dit... — Il eût voulu s'en assurer, mais la procession repartit, et il se rendit à l'église afin de dire la sainte messe, à laquelle les sœurs devaient faire la sainte communion.

» Il monta à l'autel après la bénédiction du saint Sacrement, qui suivit la procession. Devait-il offrir le saint sacrifice pour demander à Dieu, par l'entremise de Marie, la guérison de sœur Léonie, ou remercier la sainte Vierge d'une si grande grâce obtenue ? Il ne savait. Il pria donc M. l'abbé Lemaître, vi-

caire de Pontmain, de s'assurer si la jeune sœur pouvait vraiment parler. Celui-ci revint au bout de quelques instants avec cette bonne réponse : Dites une messe d'actions de grâces. Sœur Léonie est complètement guérie... elle a chanté et elle parle tout haut.

» Après la sainte messe, M. Guillier eut la joie de s'en assurer lui-même. Sans doute la voix était faible et voilée, mais il était plus de midi, et la sœur n'avait rien pris.

» Une heure plus tard, avec la permission de M. le curé, et au milieu d'une nombreuse assistance accourue à l'église au bruit de sa guérison, sœur Léonie, d'une voix claire, quoique tremblante d'émotion, chanta le *Magnificat*. Elle alternait avec les pèlerins.

» On devine avec quelle ardente curiosité la pauvre sœur fut entourée en sortant de l'église. C'est à grande peine qu'elle gagna la cure où une foule énorme la suivit et ne s'écoula qu'après l'avoir vue et entendue parler.

» Le retour à Laval s'effectua joyeusement. Sœur Léonie, de peur, disait-elle, de perdre la voix, ne cessa de chanter des cantiques et des psaumes.

» Grand fut l'étonnement des sœurs restées à Laval, quand le soir, elles l'entendirent par-

ler. Elles questionnaient les sœurs tour à tour, et n'en pouvaient croire le témoignage de leurs propres oreilles. Le lendemain matin, elles prirent le tout pour un rêve, et l'une d'elles, voulant s'assurer si vraiment la sœur avait recouvré la voix, va du côté de sa chambre. Arrivée au milieu du corridor, elle s'arrête : « Je n'ose avancer, dit-elle... Grand Dieu ! si elle ne parlait plus !! » C'était la préoccupation générale. Elle pria une autre sœur d'aller à sa place. Celle-ci entr'ouvrant à demi la porte, dit d'une voix que l'anxiété faisait trembler : *Benedicamus domino*... Du fond de la cellule, une voix pure, claire et limpide répondit : *Deo gratias*...

» C'était la voix de sœur Léonie qui, devenue maîtresse de musique, ne se lasse pas de chanter. »

CONCLUSION.

En terminant, il est utile de répondre à une objection. Beaucoup de personnes ont dit, et un plus grand nombre ont pensé : L'apparition de Pontmain paraît consolante, et cependant les maux ont continué, et même ils se sont aggravés : après la guerre avec l'étranger, est venue la guerre civile. D'ailleurs on ne se convertit pas ; donc, Dieu ne se laissera pas toucher...

Voilà bien l'objection dans toute sa force.

La réponse reposera sur plusieurs considérations.

1° La guerre avec l'étranger a cessé immédiatement après l'Apparition. Donc, les prières ont été *exaucées en peu de temps*. Que demandaient les enfants, les habitants de Pontmain ; que demandait-on dans toute la France, à ce moment-là ? Une seule chose : la paix, la fin de la guerre.

2° La guerre civile est le plus grand malheur pour un pays. Le règne de la Commune est tout ce que l'on peut concevoir de plus épouvantable.

Mais ce règne infernal pouvait durer long-

temps, il pouvait s'étendre à toute la France. N'y a-t-il pas eu une assistance visible dans l'esprit et dans la conduite de l'armée, qui, en deux mois, a fait ce que l'armée étrangère, plus puissante et plus nombreuse, n'a pas pu, n'a pas osé faire en six mois.

Mais nous avouons que tout n'est pas fini, à Paris et à Rome ; et même, nous reconnaissons que, sous un rapport, le mal est plus grand, par la raison que tous nos malheurs n'ont pas changé l'esprit public. La France, comme nation, n'est pas convertie. Que conclure de là ? Il faut en conclure que nous ne sommes pas au bout de l'expiation. Tout le monde l'avoue. Mais cela n'infirme pas l'apparition de Pontmain. Le plus grand exemple nous servira de preuve, et cet exemple est rappelé dans l'Apparition.

Il était prédit que le Fils de Dieu ressusciterait, qu'il règnerait sur les nations, que les infidèles se convertiraient, etc. Mais les prédictions n'ont pas empêché que le Fils de Dieu ne souffrît, ne mourût ; que ses disciples ne fussent persécutés et mis à mort ; que la ville de Jérusalem ne fût détruite.

De même, dans l'apparition de Pontmain, la promesse subsiste : Si nous prions, c'est-à-dire si une notable partie de la France,

enfants, parents, prêtres, personnes religieuses, représentés par l'assistance qui était là pendant l'apparition, si cette partie notable a recours à la prière, *Dieu exaucera*... et il y a un gage d'assurance qui ne trompe pas, puisque déjà le Fils de Marie, Jésus-Christ, *se laisse toucher*.

En France comme en Judée, à Paris comme à Jérusalem, il y a des inconvertissables, parce qu'ils ne veulent pas être convertis. Les promesses ne sont pas pour eux. Notre-Seigneur ressuscité n'apparaît pas à Pilate, à Caïphe, à Hérode, à toute cette partie de la nation Juive qui ne reconnaissait pas le Christ : il les abandonne à leur obstination. Ils feront souffrir les disciples, comme ils ont fait souffrir le maître. Ils persécuteront ; mais tout cela n'aura qu'un temps. Le jour du châtiment viendra pour les uns, et les autres verront la vérité des promesses.

Il y a en France deux parts bien marquées : celle des bons qui reconnaissent Dieu, Jésus-Christ, son Eglise ; la part des mauvais qui ne servent pas Dieu, qui n'adorent pas Jésus-Christ, qui n'obéissent pas à son Eglise. Cette mauvaise part empire dans le mal ; elle médite, elle prépare des malheurs. La part qui est bonne progresse dans le bien ; elle prie,

elle souffre, elle espère. Dans cette part, vraiment chrétienne et française, sont : les soldats morts en se recommandant à Dieu, les soldats qui ont souffert et qui ont prié, dans les armées, dans les hôpitaux, dans les prisons ; il y a tous les beaux dévouements pour la cause de la France et de l'Eglise ; il y a encore toutes les religieuses et laborieuses populations qui ont conservé la foi, et les nobles familles gardiennes de l'honneur et de la religion ; enfin et surtout, dans cette belle part, il faut compter toutes les âmes consacrées à Dieu et au service de l'Eglise, dans le clergé et dans les communautés religieuses. On peut dire que dans ce camp il y a aussi un progrès, lent il est vrai, mais réel en nombre : beaucoup d'honnêtes gens, quoique encore éloignés de la pratique des devoirs du chrétien, commencent à ouvrir les yeux et se rapprochent des bons. L'étude de l'événement de Pontmain, faite avec un cœur droit, peut leur être très-utile.

C'est donc là, dans cette *part bonne*, que sont les héritiers des promesses, parce qu'ils en remplissent les conditions. Ils verront le secours de Dieu ; ils assisteront à la délivrance du Pontife et au triomphe de l'Eglise par la France.

Pour ceux qui ne croient pas, cette espérance est un rêve; pour ceux qui croient, elle est comme une certitude.

Confiance. — Prière. — Reconnaissance.

Ces trois mots doivent être le résumé de nos *impressions* sur l'apparition de Pontmain.

Confiance. — Pour la France : Marie applaudissait au chant du cantique *à Notre-Dame d'Espérance.* La Mère de Dieu nous a visités ; donc elle veut nous sauver. La cause qu'elle a entreprise, *elle la mènera à bonne fin.* Il nous semble que c'est tout un plan de régénération, entrepris, poursuivi par Marie. Nous parlons aux personnes de foi, aux personnes qui croient à l'intervention surnaturelle, quelquefois miraculeuse, de la Mère de Dieu auprès des hommes. Nous pouvons donc leur indiquer la *suite du plan* que Marie conduit fortement suavement, persévéramment, pour le salut de son peuple.

En 1830, Elle se montre à Paris. Toute cette admirable vision est en l'honneur de son Immaculée-Conception. Autour d'Elle, en lettres d'or, on lit ces mots : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Des mains de la Vierge-Immaculée sortent des flots de lumière. « Ces

rayons, dit-Elle, sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes ; et le point du globe sur lequel ces grâces tombent plus abondantes, c'est la France. » A ses pieds était un globe représentant la terre ; et les rayons qui s'échappaient des mains, illuminaient particulièrement un point du globe sur lequel était écrit, en gros caractères, le mot FRANCE.

C'est donc par la vertu de son Immaculée-Conception que Marie veut secourir la France : et c'est à Paris, en 1830, dans la chapelle des Sœurs de la Charité, qu'Elle donne cette assurance.

Voilà un premier pas et une première annonce : le secours est promis et le moyen est indiqué, car Elle ajoute : « Il faut frapper une médaille conforme à ce tableau ; ceux qui la porteront et qui réciteront cette invocation : O Marie conçue, etc., seront sous la protection spéciale de la Mère de Dieu. »

Elle poursuit son œuvre. Un Pontife selon son dessein est choisi. Elle lui met au cœur une préoccupation qui ne le quitte jamais : c'est de déclarer l'Immaculée - Conception vérité révélée et dogme de foi. Le Pontife consulte tous les Evêques catholiques ; puis, les ayant rassemblés à Rome, il proclame, le

8 décembre 1854, la très-sainte Mère de Dieu Immaculée dans sa Conception.

Le plan se déroule. L'enfer frémit; les ennemis de l'Eglise organisent l'attaque, contre le Pontife, contre Rome, contre la France. Marie apparaît encore. Elle affirme le privilége glorifié par l'Eglise. A la demande de la jeune fille de Lourdes : « Qui êtes-vous ? » Elle répond : « Je suis l'Immaculée-Conception. » Parole étonnante qui révèle tout un monde de grâce et de gloire. L'eau miraculeuse de la fontaine est depuis lors un symbole permanent des bénédictions qui découlent de l'Immaculée-Conception.

Le mouvement révolutionnaire grandit. Les Etats de l'Eglise sont envahis; le Pontife-Roi, le Pontife de l'Immaculée est dépouillé ; il n'est plus maître à Rome.

Marie ne l'oublie pas. Pour la quatrième fois depuis quarante ans, Elle se montre en France; et cette dernière fois, en 1871, c'est encore sous l'état de Vierge-Immaculée. Mais à Pontmain, la Vierge-Immaculée est aussi une Reine, car elle porte une couronne. Et cette Souveraine couronnée porte le deuil; et cependant Elle sourit à ses enfants, parce que son Fils se laisse toucher...

Dans toutes ces visions, toujours la France,

tissez-nous, en nous montrant cette croix rouge à laquelle est attaché le corps sanglant de votre divin Fils. C'est ainsi que vous l'avez vu mourir sous vos yeux, sur le Calvaire.

O Mère de douleur, pleurez avec nous ; demandez pardon pour nous.

O Mère, ô Reine, faites régner le Pontife qui vous a glorifiée ; sauvez la France qui vous est consacrée ; établissez sur les nations le règne de ce Jésus qui est votre Fils et notre Dieu.

Mère de l'Espérance, faites-nous la grâce de porter bien-haut, de porter avec bonheur le joug de la croix. Faites-nous la grâce de professer publiquement, par notre conduite et par nos œuvres, la foi chrétienne et catholique.

Et quand viendra le jour de notre départ de ce monde, accordez-nous, Reine du Ciel, de mourir consolés et fortifiés par les derniers Sacrements.

Lorsque la mort, figurée par le blanc linceul, éteindra la vie dans nos membres, rendez notre foi ardente et vive comme les admirables lumières qui vous entourent. Suspendez alors le coup de la mort pour donner à notre cœur le temps et la force de produire un acte parfait de repentir et

d'amour... Suspendez-le près de nos lèvres, afin que notre dernier souffle soit l'invocation des noms de Jésus, Marie, Joseph.

Enfin, quand notre âme s'échappera de notre corps, accourez, puissante et douce Mère, qui êtes la brillante étoile du matin, accourez et soyez là pour nous donner la couronne de la gloire et nous conduire au Ciel.

FIN.

Imprimerie A. Gaignault, à Issoudun.



